OSSOLINSKI,

OU

MARSEILLE

ET

SAINT-DOMINGUE.

Tome Premier.

A PARIS,
CHEZ JULES LEFEBVRE ET Cie.,
LIBRAIRES ÉDITEURS,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N°. 18.

1830.

grand miracle. Les Disciples, quoique accoutumés aux prodiges qu'opéroit Jésus-Christ, n'en avoient point encore vu de semblable. Pour le père et la mère, ils étoient si transportés et hors d'eux-mêmes, qu'ils pouvoient à peine en croire leurs yeux. La surprise, la joie, la reconnoissance se confondoient dans leurs cœurs, et leur ôtoient le mouvement et la parole. Leur transport auroit bientôt éclaté publiquement en louanges et en actions de graces, si Jésus, prévenant leurs acclamations, ne leur eût imposé silence et ne leur eût défendu d'apprendre à personne la grace qu'il leur avoit faite. Mais le miracle se manifesta par lui-même. Ceux qui avoient vu la fille morte ne purent s'empêcher de la reconnoître vivante, *et le bruit s'en répandit dans tout le pays.* La conversion ne doit être publiée ni par celui qui en est le ministre, ce seroit vanité; ni par celui qui en est le sujet, ce seroit ostentation; ni par ceux qui en sont les confidens, ce seroit indiscrétion; elle doit se manifester par elle-même et sans affectation. L'ame convertie en retirera un double avantage. Les uns en railleront et s'en moqueront, et cela servira à l'expiation des fautes qu'elle a commises; les autres en seront touchés et édifiés, et cela servira à la réparation du scandale qu'elle a donné.

O divin Jésus, qui rendez la vie au pécheur et vous faites entendre des morts même, parlez à mon cœur, comme vous le fîtes à la fille de Jaïre! Unissez votre main invisible et toute-puissante à la mienne pour la rendre agissante. Faites que je me lève, que je marche, que je prenne avec une faim spirituelle la nour-

OSSOLINSKI,

OU

MARSEILLE ET ST.-DOMINGUE.

BOURGES, IMP. DE Mme. V^e^. SOUCHOIS ET COMP^e^.

RPJCB

OSSOLINSKI,

OU

MARSEILLE ET ST.-DOMINGUE,

APRÈS 1794 ET EN 1815.

MÉMOIRES CONTEMPORAINS

RECUEILLIS ET PUBLIÉS

Par E.-M. Masse.

TOME Ier.

Historia quoquo modo scripta!
C'est pourtant de l'histoire, de quelque manière que cela soit dit!

PARIS,
JULES LEFEBVRE ET Ce., LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, No. 18.

1830.

RP JCE

Avertissement.

L'AUTEUR de ces Mémoires n'a pas dit une seule fois son nom dans tout le cours de son ouvrage. Mais nous l'avons connu ; il se nommait Ossolinski. Nous ignorons s'il était de la même famille qu'un grand fonctionnaire de Pologne, qui vint s'établir en Lorraine auprès du roi Stanislas, et dont le fils était connu à Paris un peu

avant la révolution, sous le nom de comte Ossolin.

D'autres Ossolinski se sont distingués dans la diplomatie; il en est un entre autres qui, dans son temps, étonna les premières cours de l'Europe par l'éclat de sa représentation, et dont Joseph-Maximilien de Tenczyn, comte Ossolinski, mort depuis peu d'années, préfet de la bibliothèque impériale de Vienne, a, je crois, écrit l'histoire.

L'Ossolinski que nous avons connu ne nous a jamais dit, sur ses parens, que ce qu'on lira au commencement

de ses Mémoires. Au reste, il tenait très-peu à la noblesse du nom, mais beaucoup à celle de l'âme. Sous ce rapport, il était vraiment noble et magnanime.

L'éditeur,

E. M. MASSE.

OSSOLINSKI,

OU

MARSEILLE ET St.-DOMINGUE.

CHAPITRE Ier.

MALHEURS DE LA POLOGNE. — ARRIVÉE A PARIS EN 1794. — ARMÉE D'ITALIE. — CE QU'ELLE ÉTAIT; CE QU'ELLE DEVINT.

Né en Pologne, je me trouvais à Saint-Domingue, dans les premières années du siècle, avec un grand nombre de mes compatriotes : nous fesions par-

tie de l'armée française que le général Leclerc, beau-frère de Napoléon, avait d'abord commandée. J'avais alors tout au plus vingt ans, et j'étais capitaine; mais depuis plus de six ans je portais les armes.

Varsovie me vit combattre à côté de mon père, dans ce jour funeste où la patrie succomba; où le brave et excellent Kosciusko, tombant percé de coups, s'écria avec une douleur profonde, qui n'était pas pour lui : *Finis Poloniæ!* Le matin encore j'avais un père, une mère et deux sœurs; avant que le soir fût venu, il ne me resta rien de tout ce que le monde avait pour moi de plus cher. Mon père fut tué sur la fin de la bataille; ma mère et mes deux sœurs périrent dans cet épouvantable massacre,

qui sera à jamais la honte du nom de Souwarow.

Dire comment je fus sauvé, c'est ce qui m'est impossible. Une blessure grave m'avait fait perdre connaissance lorsqu'à peine l'action s'était de toutes parts engagée ; je fus emporté dans les bras d'un serviteur fidèle, que je reconnus bien au moment où il me déposa en lieu de sûreté, mais que depuis je n'ai pas revu. Sans doute il retourna au combat, et il y périt.

Si ma mère et mes sœurs n'eussent pas quitté l'asile où les avait laissées mon père, peut-être auraient-elles, comme moi, survécu à cette journée de sang ; mais il paraît que l'inquiétude dont elles étaient agitées, les porta malheureusement à se répandre dans les rues, et

c'est là qu'en cherchant à connaître le sort de mon père et le mien, elles trouvèrent la mort.

Quand j'eus assez de forces pour pouvoir m'expatrier, un ami de ma famille m'emmena loin de ce sol tout fumant de carnage, et où je n'avais plus rien qui me retînt. Nous nous dirigeâmes vers la France par la haute Allemagne.

Nous arrivâmes à Paris dans les derniers jours de 1794. Je demandai du service. On me trouva bien jeune. Je montrai ma blessure, et l'on décida enfin que, puisque j'avais déjà combattu, je pouvais bien combattre encore.

Je passai le reste de l'hiver sur le col de Tende ; au milieu de toutes les privations, de toutes les misères. Il fallait

que l'armée piémontaise ne fût pas trop bien organisée ; sans quoi, elle aurait pu facilement venir à bout de la nôtre, qui l'était au plus mal, et dont le chef était pour lors le soldat le plus insouciant et le plus grossier que l'imagination puisse concevoir.

D'autres généraux se succédèrent, qui ne firent pas sortir de sa langueur cette armée, destinée pourtant à se nommer bientôt *l'armée d'Italie*. J'assistai à l'essor qu'elle prit et qui tenait du prodige. A mesure que nous pénétrions dans les vallées du haut Piémont, je sentis naître et se remuer dans ma pensée mille rêves de victoires et de grandeur militaire qui, cette fois, devaient se réaliser.

Je vis bien alors tout ce qu'un homme de génie peut faire avec des troupes fran-

çaises ; mais j'eus à m'apercevoir aussi que ces hommes de génie sont extrêmement rares et clair-semés. L'art avec lequel Napoléon réparait les fautes qu'il n'avait point faites, ou savait prévenir les sottises des autres ; la fermeté constante qu'il mettait à combattre les malversations de toute espèce, ne lui acquirent pas moins de gloire que son impertubable habileté et ses improvisations si fécondes, si puissantes à l'heure des batailles.

Quand j'étais parti de Pologne, le nom de liberté avait de nouveau souri à ma jeune imagination ; mais ce ne fut qu'aussi long-temps que je ne touchai pas le sol français. Dans les misérables cantonnemens des Alpes-Maritimes, je n'avais rien vu parmi les soldats qui ré-

pondît à la noble idée que je m'étais faite d'un peuple voulant être libre et se battant contre ceux qui s'opposent à sa résolution magnanime. Il n'y avait presque pas de discipline chez des hommes qui, ayant nommé eux-mêmes leurs officiers, se croyaient en droit de ne les reconnaître qu'à volonté, et souvent leur auraient volontiers arraché ces épaulettes enviées, qu'au milieu d'acclamations tumultuaires, ils leur avaient eux-mêmes données.

J'entendais quelquefois au bivouac raconter les exploits précédens. Ce qu'on rappelait le plus volontiers, c'était la dévote qu'on avait mise sur un vieil âne et promenée avec dérision dans les rues de tel village ou de telle petite ville; c'était l'*aristocrate* qu'on avait pendu avant

de partir pour l'armée ; c'étaient les *barbets* qu'on avait fusillés en telle occasion, pour des délits vrais ou imaginaires ; c'était la triste figure qu'un émigré rentré ou jamais sorti, qu'une mère, coupable d'avoir écrit à son fils hors de France, avaient faite sur la place publique de Nice ; c'était l'atroce insolence de ce bourreau, élégamment vêtu, qui graissait ses bottes avec le sang des victimes ; c'étaient les détails les plus révoltans du sac d'Oneille, ou les plus douloureuses circonstances de l'entrée des républicains dans Toulon. La plupart même des officiers n'avaient pas d'autres sujets d'entretien.

Joignez à ces dégoûtans récits les détails non moins affligeans de rixes nombreuses et toujours sanglantes qui

avaient eu lieu entre les *blancs* ou les anciens soldats de ligne et les volontaires, rixes que l'amalgame et l'embrigadement des corps, excellente opération qui fonda la puissance militaire de la France, avaient rendues moins fréquentes, mais qui, à l'époque dont je parle, se renouvelaient plus souvent encore qu'il n'aurait fallu pour le bon ordre et la ferme tenue de l'armée.

La paix avec l'Espagne amena plus tard sur les Alpes des divisions de troupes qui, dans les Pyrénées-Orientales, avaient acquis beaucoup de gloire, et s'étaient long-temps ressenties de l'impulsion donnée par le général Dugommier. Ces troupes formèrent, au milieu de nous, un noyau excellent. La plupart des généraux qui devaient se distinguer

le plus dans les exploits d'Italie étaient avec elles.

La foule de ceux qui n'avaient dû leur rapide avancement qu'à leurs menées dans les clubs, et quelquefois au caprice des représentans du peuple, s'était éclaircie ; des réformes avaient eu lieu à différentes époques, et l'on peut dire qu'au moment où Napoléon prit le commandement de l'armée, les chefs et officiers qui allaient recevoir ses ordres étaient au moins des soldats, ce que tous n'étaient pas auparavant. Aussi les motifs n'avaient-ils pas toujours manqué aux mutineries, aux actes d'insubordination.

Les moines, beaux parleurs et arrogans, les séminaristes, les clercs de la basoche, les jeunes gens à grande taille et à bonne mine, les lettrés que l'élec-

tion militaire avait portés aux premiers rangs, ne s'étaient pas tous montrés également fidèles aux promesses qu'ils avaient faites, ou qu'on avait cru lire dans leurs formes extérieures. De là, le mépris, puis la désobéissance et la révolte.

Parmi les officiers qui étaient restés dans les corps, et que les épreuves de la guerre avaient signalés pour des hommes pleins de bravoure, il s'en trouvait un assez grand nombre d'une grossièreté, d'une sauvagerie qui passait toutes les bornes ; mais comme il ne faut pas beaucoup de politesse pour faire la guerre, les hommes dont je parle étaient à peu près ce qui convenait alors, avec un Napoléon toutefois pour les conduire. Et ce qui prouve bien l'ascendant que

ce génie extraordinaire acquit dès l'abord, c'est la confiance et le zèle avec lesquels ses plans les plus audacieux étaient secondés, bien qu'on ne prît pas toujours en bonne part les représentations qu'il était dans le cas de faire sur des actes indignes et de honteuses pilleries qui compromettaient l'honneur de l'armée.

Le simple soldat ne s'inquiétait guère de cet honneur. En général, les hommes de guerre, qui sont dans les rangs tout-à-fait subalternes, ne tiennent compte que des victoires, ne font état que des trophées, parce que ces victoires et ces trophées les élèvent bien réellement, et leur donnent l'occasion de parler en maître aux paysans et aux bourgeois; mais dans la classe des offi-

ciers, qui tous n'étaient pas sortis d'une chaumière ou d'une boutique, il se trouvait des jeunes gens qu'une éducation distinguée, reçue un peu avant les troubles, exposait à souffrir beaucoup et souvent, à raison de ce qu'ils voyaient faire autour d'eux.

Pour ceux-ci, dont la réserve paraissait tenir du reproche et pouvait même être méchamment tournée par leurs rivaux en signe d'incapacité militaire, l'avancement n'avait pas été rapide. Napoléon sut mieux reconnaître leur mérite; mais la plupart d'entre eux n'étant venus à l'armée que pour échapper aux proscriptions, avaient repris le chemin de leurs foyers, aussitôt qu'ils l'avaient pu, élargissant ainsi la voie à leurs camarades plus ambitieux ou non accessi-

bles à certains scrupules politiques, qui ne permettaient pas d'oublier toujours qu'on se battait pour une cause poussée à l'extrême, ou peu en harmonie avec des intérêts, des sentimens, des préjugés même de famille dont la justice et le mérite n'étaient pas à discuter.

C'était avec de tels officiers que j'avais principalement formé des liaisons. Je dus être pour eux, dans les premiers temps, ce qu'ils étaient eux-mêmes pour moi, un objet de surprise, et ce fut précisément l'étrangeté de notre position qui nous rallia.

Aux yeux des autres officiers, nous étions des *messieurs :* ce titre d'honneur n'en était pas un de recommandation. Toutefois une telle démarcation, qu'on pourrait croire avoir été un sujet perpé-

tuel de rixes, en occasionait peu; car les *messieurs*, et ceux qui *alors* ne voulaient pas l'être, partageaient les mêmes périls, s'exposaient aux mêmes chances de guerre ; seulement, nous étions, nous, plus enclins à examiner, à censurer la conduite de ces compagnons de fortune, qui étaient si visiblement choqués de nous voir faire bande à part.

On a parlé en France de pillages régularisés en quelque sorte par des chefs avides; de monts de piété dépouillés de leurs plus riches nantissemens; de contributions illicites levées en concurrence avec celles qui devaient entrer, mais n'entraient pas toujours dans le trésor de l'armée; de réquisitions d'équipages et de vivres, au moyen desquelles d'ignobles entrepreneurs fesaient payer à

l'état ce qu'ils obtenaient eux-mêmes sans bourse délier ; d'enlèvemens de vaisselles d'or exécutés par des grenadiers qui obéissaient à un convive aussi peu sensible aux devoirs de l'honneur qu'aux droits de l'hospitalité ; on a parlé même de femmes égorgées par des officiers supérieurs ; on a cité d'autres épouvantables crimes, servant à confirmer cette observation que si, en France, quelques gens avaient cru d'abord devoir faire le mal sous le masque des lois, ce masque avait été mis franchement de côté sur la terre étrangère par des hommes qui, de tous leurs vices, voulaient au moins retrancher l'hypocrisie.

Ainsi, avant d'être ennoblis, des soldats, qui se disaient encore républicains,

avaient l'air de vouloir passer en violences de tous genres, ces nobles dont on avait dit tant de mal, et une seule campagne dans le pays étranger aurait pu fournir un tableau de détestables horreurs, qui n'aurait point pâli à côté des époques les plus odieuses de l'ancienne monarchie où, certes, il se trouve plus d'une période qui n'est point à regretter. L'histoire de nos jours n'a pas pris la peine de recueillir ces détails, soit qu'involontairement on les laisse échapper, quand il s'agit de décrire tant de grandes batailles et de raconter des secousses si extraordinaires, des renversemens si soudains; soit que, par un certain esprit d'opposition, la plupart des écrivains cherchent à *poétiser* les hommes et les choses de leur temps, avec non moins de passion qu'ils en mettent à

vulgariser, à dégrader tout ce qui appartient aux siècles antérieurs.

J'ai lu quelques-unes des prétendues histoires où l'on a voulu peindre ce que nous avons vu ; il m'aurait fallu des souvenirs bien peu profonds pour reconnaître, dans ces enluminures, les actes dont j'ai été le témoin, les personnages qui se sont débattus devant moi sur la scène du monde, et qui ne se doutaient guère du lustre dont se verrait entouré leur nom, quand les travaux de la guerre auraient cessé, et que la soif de l'or, le désir de s'avancer par toutes les voies seraient pompeusement recouverts de cette gloire toujours si chère aux nations, parce qu'elle est le témoignage d'une supériorité quelconque obtenue sur des peuples rivaux, et plus

chère encore à la France actuelle qu'elle console, jusqu'à un certain point, des revers inouïs dont elle a été accablée.

Cependant une première légion polonaise se formait. Je demandai, et j'obtins la faculté de me joindre à ceux de mes braves compatriotes qui n'avaient pu se soumettre au joug qu'un acte de véritable brigandage avait imposé à ma déplorable patrie. Ma situation devint plus douce dans cette espèce de colonie militaire, où je retrouvai des parens et des amis.

Au reste, ce titre de *messieurs* qui, à la longue, aurait pu n'être pas sans danger pour les officiers, à qui l'on croyait infliger par là un ridicule, dont je ne pouvais plus guère être atteint dans mon nouveau corps, fut donné, vers la fin des

campagnes d'Italie, à une division tout entière, qui avait été détachée de l'armée d'Allemagne. Les militaires de cette division, appartenant pour la plupart à des provinces autres que celles du Midi, avaient moins de turbulence et plus de discipline. Leur bonne tenue contrastait avec l'allure fière, mais un peu moins assujettie, un peu plus négligée des méridionaux ; et comme ils n'avaient pas acquis autant de gloire militaire, comme leur moisson de victoires n'avait pas été aussi grande, on supposait en eux un moindre courage. Leur queue surtout était venue insulter la coiffure jacobine des premiers soldats qui avaient foulé le sol conquis. De là des querelles sans fin, et le chant qui commençait par ces mots: *Gloire aux soldats français, aux vainqueurs d'Italie, etc.*, fut trop souvent

un signal de combat et de mort entre des hommes qui défendaient la même cause.

Alors la position des chefs et des officiers sages devint extrêmement difficile. Pour ma part, j'eus à soutenir un duel que je n'avais point provoqué, et dont le résultat fut pour moi une grave blessure.

CHAPITRE II.

NOTRE-DAME-DE-LORETTE. — SABRE DE JEAN SOBIÈSKI ENVOYÉ A KOSCIUSKO. — PROJET DE MARIAGE.

En ce même temps, notre légion qui avait trouvé à Notre-Dame-de-Lorette le sabre que l'intrépide et religieux Jean Sobièski avait consacré à la Vierge, résolut de l'envoyer à Thadée Kosciusko, qui était alors en France. On jeta les yeux sur moi pour cette honorable com-

mission, et aussitôt que je pus, sans inconvénient, me mettre en route, je partis.

Il y avait dans la détermination de mes supérieurs, quand leurs regards se portèrent ainsi sur moi, une marque particulière de bienveillance qui me toucha beaucoup. On ne me choisit point, parce que j'étais le plus jeune de ces malheureux proscrits dont se composait la légion; ce ne fut pas non plus pour en être le plus brave, que je leur parus le plus digne d'eux et du grand homme vers lequel on m'envoyait; autant de camarades, dans quelque rang qu'ils combattissent, autant de rivaux à cet égard : mais quelqu'un était venu de France, il n'y avait pas long-temps; Kosciusko lui avait dit que ma mère était

à Londres. On voulut que je pusse acquérir la certitude de cette nouvelle, et travailler de concert avec notre digne chef à rapprocher de moi celle qui m'avait donné le jour, et qui me croyait mort sans doute.

Une autre excitation à la joie était entrée dans mon âme, et me fesait entreprendre ce voyage dans cet état d'enivrement moral et singulièrement doux que certains hommes n'ont jamais connu, et qui, certes, ne remua jamais deux fois le même cœur.

Un de mes amis intimes, le comte P...., qui ne me laissait être que d'une année ou deux le plus jeune de la légion, avait à Paris sa mère et sa sœur, échappées l'une et l'autre, comme par miracle, aux massacres où s'était délectée l'âme

sauvage de Souwarow. Mon ami me parlait souvent de ces deux femmes qu'il paraissait beaucoup aimer ; il me fesait lire les lettres de sa mère, et, dans ces lettres, il était toujours question de moi. Je ne connaissais point ces dames personnellement ; elles n'étaient pas de Varsovie, mais par la manière dont elles correspondaient avec un fils et un frère, je me fesais d'elles le portrait le plus avantageux. L'imagination va vîte, quand elle est aiguillonnée par quelque chose de tendre ; et ce quelque chose ne manque jamais à l'impression que nous font des femmes dans l'éloignement ; des femmes qu'on ne connaît point encore, car on ne les a pas vues ; mais qu'on croit deviner, par ce qui est émané d'elles : comme dans les bocages, à une odeur suave, on devine que des

violettes sont cachées au pied des buissons.

Le comte P.... m'avait dit plusieurs fois qu'il voulait resserrer notre amitié plus étroitement encore par des liens de parenté ; et, dans les lettres qui lui arrivaient de Paris, des phrases que la mère et la fille paraissaient bien certainement avoir tracées de concert, montraient quelque rapport à cette idée.

Porter le sabre de Jean Sobièski à Kosciusko, acquérir la certitude que ma mère existait encore, et préparer les moyens de la voir, de nous rapprocher; à ces transports de gloire, à ces espérances de l'amour filial, joindre ces rêves tendres, ces images de bonheur que la jeunesse dore avec tant de complaisance et de facilité ; en fallait-il da-

vantage pour me faire traverser l'Italie septentrionale et la France au milieu de toutes ces illusions qui parent les villes, les champs, les plus âpres montagnes, de couleurs fantastiques, si étrangères à ce qu'on a pu voir, à ce qu'on verra encore dans la réalité! Les individus humains me paraissaient aussi tout autres, et je les dotais avec une prodigalité singulière de toutes les qualités heureuses, de toutes les vertus qui rendraient la vie commune si douce, et feraient de la société ce qu'elle n'est point, ce que jamais elle ne fut.

J'étais pressé d'arriver, et pourtant il me semblait que ce n'était pas acte de sagesse que de se presser tant. La veine de bonheur que j'avais saisie était si riche! Pourquoi ne pas l'exploiter lente-

ment et avec tout loisir ? La félicité est-elle plus qu'un épisode dans le vaste poème des destinées humaines ; et tout épisode ne doit-il pas avoir un terme assez prompt ? Pourquoi ne pas reculer ce terme, après lequel la réalité triste et monotone recommencera pour nous ?

Je ne me disais point tout-à-fait cela ; mais il y avait quelque chose de vague dans ma pensée qui s'en rapprochait. C'était un de ces pressentimens que la prospérité la plus haute, l'abandon le plus entier aux charmes imprévus de l'existence ne peuvent jamais, quoi qu'ils fassent, écarter absolument de nous.

Le souvenir de mon père et de mes sœurs venait bien de temps en temps me troubler au milieu de ces rêves de joie, et parmi ces espérances vives et

prochaines que je promenais ainsi dans ma course rapide. Le comte P.... avait moins perdu que moi. Une sœur lui restait.

A l'entrée de la vie, avant l'explosion des sentimens énergiques et l'emportement des passions, il y a dans ce nom de sœur une suavité d'attachement, un intérêt d'affection qui n'est pas un des moindres charmes, un des avantages les moins précieux de la première jeunesse.

En ces momens où le regret de ceux qui n'étaient plus assaillait tout-à-coup ma pensée, et tant que duraient ces pénibles retours, j'estimais mon jeune ami beaucoup plus heureux que moi, parce qu'il lui restait une sœur ; et celle qui, selon les illusions où il m'avait lui-même jeté, devait être un jour plus qu'une

sœur pour moi, voyait pâlir son image, à laquelle en d'autres instans je prêtais tant de grâces et un pouvoir si doux.

J'avais presque toujours couru à franc-étrier. Sur le point d'arriver, l'idée me vint de modérer mon impatience. J'allais connaître ce que je désirais tant de savoir : le sort de ma mère ; et d'invincibles transes me saisirent, m'oppressèrent. Il me semblait que la destinée de ma famille, cette destinée si cruelle, ne pouvait avoir été trompeuse. Mon cœur ne palpitait plus d'aise et d'ardeur ; il ne se sentait plus inondé de ces torrens d'espérances qui nous entraînent avec tant de charmes vers un avenir qui plus tôt ou plus tard doit ressembler au passé, au passé même le plus triste. Je ne sais quelles poignantes angoisses étaient ve-

nues tout-à-coup le comprimer, arrêter en lui tout essor, et rendre inefficaces les impulsions qui l'avaient naguères emporté si loin dans les enchantemens d'une vie imaginaire.

Ma première visite à Paris fut pour la famille P... Je trouvai la sœur de mon ami presque aussi jolie qu'il me l'avait faite et que mon imagination l'avait reçue. On lui donnait l'éducation la plus brillante : toutes sortes de maîtres s'emparaient de ses heures, et la mère paraissait tirer vanité de cette confusion d'études qui n'amène trop souvent que le vide du cahos.

Julie avait reçu de la nature beaucoup de qualités aimables. Dès les premiers jours de notre connaissance, je compris, comme par instinct, qu'on travaillait

avec un zèle cruel à les altérer, à les lui faire perdre.

La Famille P.... avait fait des démarches pour rentrer dans la jouissance des biens qu'elle possédait en Pologne. On me demanda si je ne m'étais point occupé de soins semblables, et je répondis que je n'avais encore rien fait; ce qui parut étonner beaucoup. Les démarches commencées par la famille de Julie n'avaient pas eu encore tout le succès auquel on s'attendait; mais il y avait en France des biens assez considérables, dont on jouissait, et l'on attendait la succession d'un homme fort riche, qui n'avait point émigré, et qui était, je crois, cousin de la comtesse.

Je voyais bien où allaient tous ces détails donnés dès le début d'une liaison

nouvelle ; et quoiqu'ils me parussent venir un peu trop tôt, la sorte de penchant que j'éprouvai pour Julie n'en fut point affaiblie. Ce que dès l'abord, je remarquai d'aimable, de bon en elle, était assez puissant pour repousser les impressions moins gracieuses qui me venaient d'autre part.

J'aurais pu prendre auprès de la comtesse, qui voyait souvent le général, quelques renseignemens. Il me semblait parfois que Kosciusko avait dû parler à une dame polonaise d'une autre dame, non moins noble qu'elle, inopinément rencontrée par lui à Londres. Mais lorsque j'allais ouvrir la bouche pour quelque interrogation à ce sujet, mes lèvres se trouvaient subitement glacées. Je ne voyais point sur les lèvres d'autrui

se préparer une réponse favorable; je n'y découvrais point ces signes encourageans qui font s'échapper avec une confiance imprévue des questions longtemps retardées, parce qu'elles étaient lourdes d'embarras et de crainte. Je supposais d'ailleurs que, par les lettres du fils, où se trouvaient bien d'autres choses qui me regardaient, on avait pu savoir quelles nouvelles intéressantes je venais chercher à Paris, et quel désir puissant m'avait rendu si flatteuse et si douce la mission dont j'étais chargé auprès du général. On ne me parla que de Kosciusko. J'appris qu'il venait d'acheter une maison de campagne où il comptait faire sa résidence habituelle, et qui n'était pas loin de la ville de Fontainebleau que j'avais traversée.

Je me rendis auprès de ce grand homme avec quelques vieux Polonais, que leur âge avait empêché de joindre la légion ou qui peut-être avaient éprouvé de la répugnance à combattre sous les drapeaux de la démocratie française.

Kosciusko me reçut avec une simplicité admirable. L'offrande que j'étais chargé de lui remettre le fit sourire ; il y avait dans cette expression muette quelque chose d'amer. Sans doute ce malheureux défenseur de la liberté polonaise pensait à l'inutilité de ses efforts, et se rappelait en même temps que le vainqueur des Turcs n'avait sauvé que des ingrats. Son âme toutefois ne me parut point découragée ; mais on voyait bien qu'elle n'était plus soutenue que par sa propre force, non par aucune illusion.

Il me demanda mon âge, mon nom. Quand j'eus répondu à cette dernière question ; j'ai vu, me dit-il, à Londres, une dame qui se nomme comme vous. J'éprouvai à ces paroles un saisissement extraordinaire, je sentis des gouttes de sueur tomber tout-à-coup de mon front, puis un froid glacial parcourir tous mes membres. Je n'eus pas la force de parler, d'aider au général à retrouver ses souvenirs. Il y avait dans le peu de paroles que je venais d'entendre et qu'il poursuivait, quelque chose qui n'allait pas droit à ma curiosité filiale, aux idées que j'avais pu me faire en d'autres momens. Je le laissai dire et tâtonner dans les signalemens qui se présentaient à sa mémoire, et que je voyais bien de plus en plus ne pas convenir à ma mère.

Il fut enfin trop clair pour moi que cette dame n'était que ma tante. Elle avait survécu au désastre de Varsovie ; elle avait été mère aussi ; elle ne l'était plus, et ne le savait pas peut-être ; son fils avait péri dans un des derniers combats où notre légion s'était distinguée.

Je ne pus dire toutes ces choses à Kosciusko ; la révolution causée en moi par cette déception si cruelle des plus douces espérances, m'avait ôté le sens. Je regardais le général avec des yeux hagards, qui durent lui paraître bien étranges. L'instant d'après, il dut me voir défaillir, et il s'élança à mon secours. Quand la faculté de sentir me fut rendue, je me trouvai dans ses bras, et ce soldat intrépide, versant des larmes qui aidèrent aux miennes à se faire jour, me

prodiguait des consolations qu'à peine j'aurais pu attendre d'un père. Il me rappela tant de malheurs particuliers, suite et conséquence du grand désastre de la patrie, que je finis par avoir honte d'une sensibilité qui pouvait passer pour trop personnelle, et je lui promis d'oublier quels rêves charmans de tendresse filiale avaient enchanté mon cœur, depuis que la nouvelle de sa rencontre à Londres m'avait été rapportée, et pendant mon voyage.

Après cette cruelle déconvenue, dont je fus frappé comme d'un coup de foudre, j'eus peu d'empressement à retourner auprès de la comtesse P... J'avais quelques commissions à faire à Paris; je m'en occupai avec promptitude, comme d'un moyen de distraction, et je songeai à me

rendre bientôt au dépôt de mon corps, suivant l'ordre que j'en avais reçu en partant. Toutefois je ne pouvais quitter Paris sans dire adieu à la mère de mon ami le plus intime, sans revoir cette sœur dont il m'avait parlé tant de fois avec un intérêt si vif et auquel la vue de la jeune personne ne m'avait pas laissé supposer d'exagération. Je pense qu'une émotion tendre, un commencement d'amour, avait agité mon cœur à cette première vue. C'est là du moins ce que je puis distinguer aujourd'hui dans les sentimens divers dont j'étais assailli à cette époque, et que la chute de mes espérances avait tout-à-coup brouillés, confondus, anéantis.

Le changement qui s'était fait en moi ne pouvait échapper aux regards péné-

trans de deux femmes qui s'étaient donné un intérêt à me bien observer. J'ai lieu de croire que, dans l'intervalle, elles avaient reçu la visite du général, et que la crise de douleur dont mon existence avait été si rudement frappée, ne leur était point inconnue. Aucun reproche ne me fut adressé sur le long temps que j'avais laissé écouler entre ma visite de départ et celle de l'arrivée; mais on me témoigna quelque désir que j'écrivisse aussitôt que je serais rendu au dépôt; j'en fis la promesse avec reconnaissance et plaisir.

CHAPITRE III.

TABLEAU DE LA TERREUR. — TRIBUNAL D'ORANGE. — RÉACTIONS DE LYON, DE MARSEILLE, ETC.

N'AYANT plus rien qui me retînt dans la capitale, je ne retardai quelque peu mon départ que pour attendre un de ces vieux Polonais avec qui j'étais allé chez Kosciusko, et que les médecins envoyaient dans le Midi. C'était aussi dans le Midi, et dans une de ses régions les plus agitées, que j'avais à me rendre. La présence de soldats étrangers paraissait

là moins sujette à inconvéniens que celle de militaires nationaux. Le pouvoir d'alors était assez faible et assez malheureusement décrié pour craindre, à la fois, ou la collusion, ou des irritations intempestives dans ceux qu'il chargeait, soit de remettre l'ordre, soit de le maintenir.

Mon compagnon de voyage était venu en France avant moi; c'était durant les épouvantables angoisses de la terreur expirante. Il n'avait pas attendu nos derniers combats en Pologne, et avant l'affaire du 4 octobre 1794, où la jonction des Prussiens aux Russes déconcerta les mesures de Kosciusko, et rendit vains tant d'efforts de patriotisme et de courage, il avait pressenti le triste et inévitable destin de sa patrie.

Je n'avais pas vu en France ce qui l'avait frappé quelques mois auparavant, et l'avait prévenu contre la révolution française, de manière à ne pas revenir d'une première et ineffaçable impression. Traversant de nouveau cette France, dont l'aspect avait pourtant changé, il se prenait, involontairement peut-être, à la refaire telle qu'il l'avait vue dans un autre temps. Je ne veux pas discuter s'il n'y avait point là quelqu'injustice, et s'il faut peser la conduite des nations, ou du moins leur vie extérieure et visible dans la même balance que la vie morale des individus; je rapporterai simplement, et comme un étranger doit le faire, ce qu'il me disait avec une indignation où probablement on ne trouvera pas toute la mesure que certaines gens demandent dans un pareil sujet,

lorsqu'on en parle du moins, lorsqu'il n'est plus qu'un souvenir, bien qu'on n'en garda guères lorsqu'il était une action.

« Je fuyais des lieux, disait-il, où le glaive des soldats étrangers avait été pris, après la bataille, pour la hache du licteur, et j'arrivai dans une contrée non moins malheureuse, où des assassinats solennels étaient soumis à un calcul de chaque jour. En traversant la France pour nous rendre à Paris, nous éprouvions un sentiment indéfinissable d'admiration et de peine, au milieu de ces campagnes dont la culture soignée annonçait un haut degré de civilisation, qu'il nous était impossible de reconnaître ensuite dans ces hameaux, ces bourgs, ces petites villes où se montraient partout les

marques de la plus perverse anarchie, où presque tous les visages n'offraient aux yeux de l'observateur que l'indice des mœurs les plus corrompues, et, si l'on peut dire, d'une dégradation morale complette, de la disparition totale des forces qui n'étaient pas physiques et matérielles. Il est juste pourtant de dire qu'une partie de cette population se dérobait aux regards ou s'étudiait à montrer dans ses paroles et sur son visage ce qui vraiment n'y était point.

» A mesure que nous approchions de la capitale, nos sensations devenaient de plus en plus douloureuses, et mainte fois je demandai à mes compagnons s'il n'eût pas été convenable d'aller ailleurs; à cette question, ils répondaient toujours : C'est notre triste destinée qui le veut ainsi.

» Le premier aspect de Paris n'était pas propre à changer le cours de mes idées ; nous entrâmes par la barrière du Trône, dans les premiers jours de juillet.

» A Varsovie, les meurtres commandés par un chef de guerre, comptant en première ligne parmi ses titres à l'attachement, à l'enthousiasme de ses soldats, l'horrible avantage de les surpasser tous dans une férocité commune, pouvaient être considérés en quelque sorte comme les derniers éclats de cette foudre des batailles, qui, pour l'ordinaire, s'arrête avec tant de peine dans les mains sanglantes d'un vainqueur, mais l'instrument des supplices en permanence dans presque toutes les grandes villes de France. Ces places publiques où l'on répandait chaque jour, à heure fixe, des ruisseaux de sang

auxquels on ne daignait pas toujours accorder une issue ; ces hordes de cannibales qui, mêlant aux vociférations les plus obcènes les noms de république et de liberté, précédaient, avec une constance inouïe, les chars hideux où l'on entassait les victimes, et se fesaient un jeu d'insulter aux douleurs de l'agonie, de tourner en ridicule les angoisses du dernier moment ; ces atroces plaisanteries qu'on entendait sans cesse dans les cafés et autres lieux de réunion ; cette infernale indifférence avec laquelle, dans les premiers beaux jours du printemps, la foule des Parisiens, continuant de se porter aux Champs-Élysées, passait aux pieds de l'échafaud pour se rendre aux invitations du plaisir, et pouvait, assise à la table des festins, compter, par les coups successifs de la hache fatale, com-

bien la journée avait eu de victimes ; les caprices de la mode, appliqués à l'ingénieuse machine, qui, paraissant être devenue, comme la *déesse Raison*, une des idoles du jour, avait remplacé des breloques surannées, se retrouvait en petites dimensions sur quelques tables d'hôte, où l'on se donnait le plaisir de décapiter la volaille, et fournissait même à d'infâmes Anacréons, un sujet d'allégorie et d'images, dont les beaux esprits du temps fesaient leurs délices les plus chères ; cet atelier, où l'on tannait publiquement, pour les mirliflores de la terreur, des peaux de condamnés, et préférablement de femmes ; cet air de triomphe avec lequel les portiers de maisons, et surtout les portières, appelaient aux croisées les locataires toutes les fois que la fatale charrette allait pas-

ser ; toutes ces horribles choses, dont la réunion ne se présente dans l'histoire d'aucun peuple, firent sur mon âme, si fortement ébranlée déjà par les maux de notre patrie, une impression que la vue de Paris en des jours de gloire et de grandeur militaire, n'a jamais pu détruire. Il suffit d'une inscription oubliée sur quelque mur, ou de la parure grecque de quelque femme, pour rendre à mes souvenirs les épouvantables scènes de 1794, le culte de la guillotine et de la déesse Raison.

» Des circonstances semblables ramèneraient-elles les mêmes scènes d'horreur, et ces crimes ne font-ils pas, en quelque sorte, partie des raffinemens de la civilisation? L'homme barbare attaque corps à corps son ennemi dans un che-

min ou sur le champ de bataille ; les hommes policés exercent leurs vengeances par des bourreaux, et s'élèvent au pouvoir par les enfans qu'ils arrachent à leur famille pour en faire des soldats.

» Certes, la révolution française n'aurait pas été si loin sans les formes légales dont ses actes étaient revêtus. Pervertir les lois pour en obtenir du sang ou de l'or, est un machiavélisme qui s'accorde fort bien avec ce qu'on appelle le progrès des lumières, avec ce mélange de faux-savoir, de notions incomplètes et d'orgueil, qui multiplie les dupes, parce qu'il fournit plus de moyens d'éblouir et de séduire. Pour faire des hommes ce qu'elle veut, la politique se servira toujours de l'état où elle les trouve ; et peut-être notre époque est-elle destinée à prouver qu'à cet égard, la culture de

l'esprit ne fournit pas moins de ressources aux intrigans et aux ambitieux, que l'ignorance ; seulement les déceptions et l'art de les faire naître sont d'une autre nature.

» Je pense que si notre brave Kosciusko n'a voulu accepter aucun emploi en France, et vit ainsi dans la retraite la plus profonde, à quelque distance de la capitale, on doit attribuer à des impressions comme les miennes cette résolution, dont l'indigence de la plupart des anciens fugitifs leur ravit le droit. »

Telles étaient les paroles de mon vieux compagnon ; j'étais destiné à voir des choses qui en justifieraient l'amertume, et leur donneraient cet air de vérité qui épouvante.

Arrivé au dépôt de mon corps, j'eus connaissance de cette fameuse pétition du Capitole, qui était si bien dans mes sentimens, et que l'autorité regarda comme un attentat punissable. Comment croire pourtant que le héros de l'Italie se soit chargé en Egypte de venger sur des militaires sensibles à l'honneur national, quelques justes plaintes, dont, soldat, il aurait partagé l'élan magnanime; et que, devenu le chef de l'état, il ait achevé cette inique vengeance en fesant jeter à Saint-Domingue tous ceux qui, parmi les signataires de la pétition, avaient échappé au fléau de la peste et au cimeterre des Mameloucks! Telle était cependant l'opinion générale, et l'on attribua de même, plus tard, au désir de se défaire de nous, pauvres Polonais,

enfans des pays froids, notre embarquement pour les rives brûlantes d'Haïti.

Mais avant de raconter ce qui m'advint dans cette île, devenue si fameuse, non moins par les excès crians de ses premiers maîtres, et les déplorables représailles auxquelles ces excès donnèrent lieu, que par la conduite pleine de réserve et de sagesse qui fait aujourd'hui la sûreté de ses possesseurs, il convient que je tourne encore mes regards vers la France où j'étais entré si jeune, et qui, par les scènes successivement offertes à mes yeux, dans son sein toujours ému, exerça sur mes opinions et sur mon caractère, dans le temps même où il se formait à peine, une influence tellement puissante que mes déterminations à venir devaient en dépendre.

Je tins d'abord garnison dans une ville qui avait dû au jacobinisme de presque tous ses habitans, le triste privilége de recevoir toutes les victimes de cette partie du Midi, où l'on commençait à se lasser d'exécutions journalières, qui allaient devenir plus fatigantes encore, pour quiconque n'avait pas perdu tout sentiment d'humanité. En dix jours, trois cent quarante têtes tombèrent à Orange; des fosses avaient été ouvertes le long du Rhône, près de Caderousse, pour recevoir quatre mille cadavres (1).

(1) Ces quatre mille cadavres devaient être ceux de toutes les personnes des deux sexes alors détenues; car, depuis quelque temps, on ne fesait plus d'arrestation nouvelle, si ce n'est pour quelques paroles indiscrètes, dont l'habitude se perdait chaque jour. Il est singulier que le plus grand nombre de ces malheu-

De vieux prêtres, des religieuses, des mères d'aristocrates avec leurs filles,

reux, à l'exemple des agneaux réservés pour la boucherie, ne se doutaient guères du sort imminent qui les attendait. J'ai eu en mains la lettre d'un de mes oncles, par laquelle il annonçait sa translation prochaine de Marseille à Orange; il s'en félicitait, comptant d'être plus tôt élargi. Heureusement cette translation n'eut pas lieu pour lui, parce qu'il était malade; et, il faut le dire à la louange de certaines personnes mêlées aux affaires du temps, des maladies, même feintes, étaient admises pour motifs de retard.

Les femmes, soit mères, soit épouses ou sœurs d'émigrés, étaient enfermées dans une maison particulière, celle des frères des écoles chrétiennes, autrement dits ignorantins, où j'avais fait une partie de mon éducation quinze mois auparavant. Les petits garçons étaient

d'anciens magistrats, tout ce qu'il y avait de plus respectable et de plus innocent,

admis dans ce lieu, qui m'était cher par des souvenirs d'enfance, et qu'on avait transformé en *gynécée* de la terreur. Nous étions, en quelque sorte, la police secrète de ces pauvres femmes; nous leur rapportions tout ce que nos petites oreilles pouvaient entendre au dehors; nous leur servions quelquefois d'émissaires auprès de ces émigrés qui n'étaient point sortis de France, portant à ces infortunés, que recélaient des grottes ou de vieilles masures, le mot d'alarme ou des vivres. Les ténèbres de la nuit n'effrayaient pas même notre jeune âge, contents que nous étions d'obtenir un sourire de la part de celles qui nous avaient employés; car le sourire n'était pas inconnu dans ce séjour où l'on avait entassé tant d'innocentes ennemies de la révolution; la gaîté même y éclatait quelquefois. Jamais, dans aucun gynécée, on ne vit moins de prétentions, moins de jalousies. La famille

était amené à cette horrible boucherie, que dirigeait un homme connu jusqu'alors dans sa ville natale par l'extrême douceur de ses habitudes ; mais que la révolution avait ébloui de toutes ses chimères et enivré de toutes ses fureurs.

du riche armateur se mêlait avec celle du capitaine marin; la fière bourgeoise, dont le mari prenait autrefois le titre d'avocat, ne dédaignait plus la boutiquière ou la femme du ménager (propriétaire-cultivateur). On mettait en commun les espérances, les consolations; on partageait ensemble les repas. On eût dit, à les voir dans cette égalité parfaite, que toutes ces femmes avaient un même époux; oui, certes, et c'était le malheur. Mais, je le répète, au milieu de tous les soins qu'elles prenaient pour chasser leurs peines, elles ne se doutaient guères qu'une fosse commune les attendait auprès de Caderousse.

(Note de l'éditeur.)

On me parla d'un officier-général, depuis maréchal de France, qui, commandant à Orange un bataillon destiné à protéger les bourreaux et à conduire les victimes, ne manquait jamais, au sortir du tribunal, et en donnant l'ordre du départ, d'employer cette formule qui, sans doute, n'était point obligée : *Allons, tambour, pas de mort!* et ce *pas* n'était point accéléré, car il fallait bien prolonger une agonie qui servait de spectacle.

Ce même homme avait fait mettre à exécution, par sa troupe, l'incendie de Bédouin, de ce village coupable, non d'avoir abattu l'arbre de la liberté, qui tomba de nuit sous une autre cognée que celle des gens du lieu, mais de recéler, dans ses maisons, une grande quantité de soie, convoitée par des brigands,

et qu'ils enlevèrent quand tous les habitans eurent pris la fuite et avant de mettre le feu.

J'éprouvais, dans cette ville d'Orange où tant de sang fut solennellement répandu, un sentiment indéfinissable d'horreur. Monté sur la hauteur qui domine la ville, et d'où l'on jouit d'un panorama immense, à quelles impressions de profonde mélancolie, à quels misanthropiques accès je sentais mon âme involontairement livrée! En prenant cette montagne pour le but de mes promenades, j'avais cherché à distraire ma pensée de tout ce qui survenait en elle d'affligeant et de triste; mais à peine j'étendais mes regards sur le vaste paysage qui se développait à mes pieds, à peine je revoyais les montagnes du Com-

tat et le cours triomphal du Rhône, que tout se teignait à mes yeux des souvenirs sanglans de la Glacière, des mitraillades de Lyon, des holocaustes journaliers d'Orange.

Encore si à toutes ces horreurs n'en avaient pas succédé d'autres! Mais, dans ce temps même, le Rhône chariait à la mer épouvantée les cadavres de malheureux, sabrés en plein jour dans les rues de Lyon, par des gens qui se disaient *honnêtes*, ou précipités du château de Tarascon. Dans les plus petits bourgs de ce Comtat, dont quelques villes m'apparaissaient au loin avec leurs tours et leurs remparts crénelés, monumens de l'ancienne munificence des papes, s'exerçaient d'atroces vengeances à la vue des autorités locales qui n'avaient ni la

force, ni peut-être la volonté d'y mettre obstacle; car c'est une chose bien remarquable que la connivence visible des fonctionnaires municipaux de ce temps-là avec ces bandesd'assassins, la plupart jeunes, que l'exemple, la séduction, l'or, sans doute aussi, entraînaient à souiller de crimes leur entrée dans le monde, et à ne tracer que dans le sang humain, les premiers vestiges de leurs pas.

La formation de ces autorités coupables était due à des représentans en mission, qui écoutaient, à cet effet, la voix du parti dominant, et dont quelques-uns même ont osé prêcher le meurtre du haut des balcons d'où ils haranguaient le peuple.

On se souviendra toujours, dans le

Midi, de la jeunesse de Fréron, premier type des associations sanguinaires qui se formèrent successivement, et qui, annexées à la garde nationale du lieu, étaient mises ou se mettaient d'elles-mêmes en réquisition pour arrêter et conduire en prison des malheureux qu'on trouvait souvent plus commode de fusiller en route. Pour ceux mêmes qu'on daignait enfermer, les verroux d'un cachot n'étaient pas une sûre garantie que leurs jours ne seraient atteints qu'après un jugement. Comme en général, on reconnaissait qu'il n'y avait pas de délits spéciaux à punir dans ces prisonniers, et que des juges les feraient élargir, on prétextait le besoin de les transférer ailleurs : la porte s'ouvrait et ils étaient égorgés.

En certains endroits, on vit des raffinemens de cruauté qui passent de bien loin tout ce que l'histoire des républiques italiennes du moyen âge nous présente de plus abominable.

CHAPITRE IV.

SUITE DU PRÉCÉDENT. — DÉTAILS SUR LES COMPAGNIES DE JÉSUS, LES SABREURS. — ORIGINE DES PARTIS CONTRAIRES DANS LES PETITES VILLES ET LES CAMPAGNES DU MIDI. — ÉMIGRÉS RENTRÉS.

A Aubagne, où je vins après avoir quitté Orange, on prit un dimanche dix-sept prisonniers; on les amena auprès d'un puits qui n'était pas éloigné de la prison, l'un et l'autre étant renfermés dans les ruines de l'ancien château sei-

gneurial ; puis, les précipitant à tour de rôle et se fesant un jeu de les laisser se cramponner à la margelle, qui était fort resserrée, on leur coupait les mains à coups de sabre, et on trouvait du plaisir à les entendre crier et tomber au fond.

Au Beausset, on jetait des malheureux dans une large cheminée qui s'était trouvée suffisamment rétrécie par le bas, et l'on allumait un feu capable, non de les étouffer sur-le-champ, mais de les faire assez longuement souffrir et hurler.

Quelquefois on mettait des hommes pleins de vie dans des bières qu'on clouait sur eux, et, chantant le *De profundis*, on les portait en cérémonie à la fosse creusée d'avance pour les recevoir. On forçait aussi des misérables à remuer la terre qui devait recouvrir leur

cadavre ; et, quand cette affreuse tâche était terminée, on les fusillait sur place. Ces deux derniers raffinemens de férocité furent mis en usage au sein de plusieurs populations les plus perverses du Midi.

On avait tellement pris goût à verser le sang, que la vue de ceux dont les mains en étaient pures encore, devenait importune. Un jeune homme d'un hon naturel avait eu le malheur de rester lié avec des assassins ; ils voulurent, à toute force, qu'il se souillât comme eux. Une nuit, ils l'entraînèrent en lui proposant une partie de plaisir, et arrêtèrent, sur la grande route, le premier pauvre diable qui s'offrit à leurs regards ; prenant alors un petit chemin de traverse avec leur prisonnier, ils contraignirent, le poignard

sur la gorge, leur jeune camarade à porter le premier coup ; après quoi, ils mirent à fin un crime qui n'avait pas eu d'autre motif.

Je demandais quelquefois à des personnes qui me paraissaient plus raisonnables que leurs concitoyens, si les individus qu'on tuait avec si peu de cérémonie avaient beaucoup marqué dans les scènes révolutionnaires des années précédentes. On me répondait en général que non. Leurs assassins, avaient-ils des sujets plus ou moins légitimes de représailles? Généralement, non. A quelle classe appartenaient les victimes? Aux dernières classes. Et les bourreaux? Aux dernières classes aussi. Alors, je ne comprenais plus rien du tout à la révolution ; car j'avais toujours pensé qu'il fallait y

voir un soulèvement de la roture contre la noblesse, du pauvre contre le riche.

A force de m'enquérir, je parvins à faire l'observation suivante : C'est que, dans les pays où dominaient des nobles, une fois que les châteaux eurent été pillés ou brûlés, que leurs maîtres eurent péri sur l'échafaud ou trouvé un refuge dans les provinces étrangères, tout resta calme et paisible ; mais il n'en était pas de même dans la plupart des petites villes du Midi, où depuis long-temps on ne connaissait plus de seigneurs, à l'exception de quelque évêque ou abbé, dont la suprématie était non seulement paternelle, mais presque insensible ; il n'en était pas de même non plusdans les grandes populations, vouées à l'industrie et au commerce.

Dans ces deux sortes d'agglomérations humaines s'était formée une aristocratie bourgeoise, moins facile à expulser du sol que l'aristocratie nobiliaire. Par jalousie contre les nobles, ces bourgeois, qu'il ne faut pas confondre avec les notables artisans des autres pays, et qui, dans la plupart des contrées méridionales, formaient bien réellement une classe intermédiaire et distincte, ayant eu autrefois des priviléges, même à la guerre, ces bourgeois, qui ne pouvaient l'être qu'autant qu'ils possédaient assez de bien pour ne rien faire, avaient accueilli d'abord la révolution, parce qu'elle promettait de ne laisser qu'eux au-dessus du peuple.

Mais la plupart s'étaient montrés tyrans envers le pauvre monde, et passa-

blement orgueilleux. On les enveloppa dans la haine qui poursuivait les possesseurs de fiefs. Les moins riches, ou ceux dont on n'avait pas tant à se plaindre, restèrent plus long-temps attachés à la cause du jour; mais voici ce qui arriva dans les dernières classes : Tandis que des gens du peuple, blessés autrefois dans leurs droits ou dans leurs prétentions, mettaient leurs ressentimens particuliers à la place que l'individualité sait toujours prendre au sein des crises où l'on se vante le plus de générosité et d'héroïsme ; d'autres paysans ou ouvriers, clientelle des bourgeois proscrits ou cherchant à s'attirer leur confiance, se rangeaient parmi ce qu'on appelait déjà les honnêtes gens, et devenaient ennemis de leurs égaux, de leurs camarades d'autrefois.

Les jalousies de métier contribuèrent aussi beaucoup, dans l'origine, à la distinction des partis, devenus également populaires; et cette distinction devait être d'autant plus tranchante, que la population était moins nombreuse. Cela explique pourquoi, dans les listes de condamnés que renferme le Moniteur, on trouve aux premiers mois du régime révolutionnaire tant de misérables ouvriers, tant d'individus qui n'avaient pas le malheur assez grand alors d'appartenir aux classes élevées.

Et qu'on y prenne garde : avec le surcroît d'industrie qu'on admire tant aujourd'hui en France, il y couve en secret tant de jalousies que, le cas d'une révolution échéant, la classe industrielle s'égorgerait avec une fureur plus ardente

peut-être qu'au temps dont je parle. Les troubles des républiques italiennes du moyen âge avaient-ils eu toujours d'autre mobile que des jalousies de métier?

Dieu préserve la France de voir rentrer jamais dans l'arène politique les petites gens et les parvenus! Ceux qu'on appelle grands, on peut, jusqu'à certain point, les consoler de leurs défaites passées en leur jetant de l'or et des sinécures; mais, pour les blessures faites à l'orgueil des petits, il n'est de beaume efficace que le sang. Les petits, pour se venger, saisissent d'abord le *niveau*, et on nivèle les hommes en abattant des têtes.

L'histoire de la révolution montre partout cette effrayante vérité. Les membres des comités révolutionnaires n'é-

taient pas d'une autre classe que les assassins du Midi et leurs instigateurs ; toujours des artisans et des petits bourgeois.

Une observation qui n'aura pas échappé non plus à ceux qui furent comme moi les témoins forcés de ces horreurs, c'est qu'elles allaient en augmentant à mesure qu'approchait la crise ; c'était exactement une fièvre. Il fallait peu de chose, au dernier terme, pour être atteint de la guillotine, du poignard ou du sabre.

On a vu ceux qui avaient poussé tant de victimes sous le tranchant de cette hache en quelque sorte déifiée par eux, y venir à leur tour ou faire une révolution pour s'arrêter à temps sur la voie glissante qui les y précipitait. De même les émigrés *rentrés*, après avoir, par

d'imprudentes excitations, et quelques-uns par des manœuvres abominables, armé les jeunes bras qui devaient exécuter leurs projets de vengeance, n'osaient plus quitter leur logis dès que la nuit était venue, craignant des erreurs de la part d'assassins ivres de débauche et de sang ; erreur dont il y avait eu déjà plusieurs exemples, même en plein jour.

Cette soif de crimes était devenue si ardente dans l'intervalle qui s'écoula entre la nouvelle du 18 fructidor et l'exécution du décret, conséquence de cette journée, qu'un pâtre, qui gardait ses moutons aux *Aires*, dans une des petites villes dont j'ai parlé, fut sabré sans pitié, pour avoir seulement osé dire, à de pauvres gens comme lui, qu'il

était venu des nouvelles de Paris dont les *messieurs* ne seraient pas contens.

Après avoir assassiné, il fallait s'en réjouir. Le meurtre de quelques individus avait son *Te Deum* comme celui d'une multitude de soldats. On venait, avec des galoubets, instrumens de la joie, et avec d'atroces clameurs, expression du crime en délire, sous les fenêtres, à la porte de la veuve, du père, de la mère, danser comme de vrais cannibales, et brandir, en signe de triomphe, le fer encore tout fumant.

Mais le général Lannes arriva enfin de l'armée d'Italie avec un corps de troupes assez peu considérable. Alors la femme du pâtre, se mettant à la tête de quelques proscrits de la veille, vengea la

mort de son mari, et trois ou quatre assassins furent sabrés à leur tour.

Cependant il s'établit un autre ordre de choses. Des colonnes mobiles furent organisées, pour aller à la recherche tant des émigrés qui, dans un délai prescrit, n'auraient pas repassé les frontières, que des sabreurs, notoirement connus pour tels. Une commission militaire condamnait les uns et les autres; car le parti qui ne procédait qu'avec des formes quelconques, avait pris le dessus. Toutefois ces formes même, bien que très-légères, n'étaient pas invariablement observées, et il arrivait aussi à ceux qui s'appelaient patriotes, d'assassiner quelques *honnêtes gens* dans les rues, quand il n'y avait pas contre eux charge plausible et suffisante.

C'est ainsi, qu'avant l'époque dont je parle, des émigrés qui rentraient furent bien punis d'avoir débarqué à Toulon plutôt qu'à Marseille, ou dans tout autre port de la côte. Au sortir de chez le commissaire de police, qui n'avait pu refuser d'accueillir leur retour, puisqu'ils appartenaient aux catégories établies par la loi, des ouvriers de l'arsenal les égorgèrent, excités apparemment par l'exemple des assassinats que l'on commettait hors de Toulon sur les *patriotes*, et peut-être aussi pour se venger de la défaite qu'ils avaient essuyée naguères à quelque distance de Cuges, lorsqu'au nombre d'environ deux mille, ils avaient marché sur Marseille, où l'on venait de massacrer les prisonniers du fort Saint-Jean, catastrophe aussi exécrable que celle des prisons de Paris en 92, et qui,

se répétant à Aix, à Tarascon et en d'autres lieux, coïncida bien malheureusement avec la présence des premiers émigrés *rentrés*, émigrés qui tous n'avaient pas été fort sages et fort prudens; des menaces ayant été faites par eux en mettant le pied sur le sol de la patrie, et même des poignards ayant été montrés avec ostentation, comme si on eût appris des Italiens l'art d'en faire usage.

A l'arrivée du général Lannes, le plus grand nombre des émigrés s'éloigna de cette terre malheureuse, où leur présence et de nouveaux désordres avaient été simultanés ; les assassins restèrent pour la plupart. La profondeur des bois et les habitations les plus reculées des campagnes les dérobèrent aux recherches des colonnes mobiles, dont les

battues étaient, en général, peu animées.

Plus tard, les réquisitionnaires déserteurs et les conscrits réfractaires prirent la même direction, et formèrent, en se réunissant aux premiers fuyards, ces bandes plus scélérates que guerrières, avec lesquelles on essaya, mais à tort, de faire une sorte de Vendée, et dont, après beaucoup de manœuvres, on n'obtint qu'une chouannerie du plus bas aloi.

On ne trouvait, parmi ces gens-là, aucun sentiment généreux : roi, patrie, religion, ces trois grands objets ne leur importaient guères. Hommes perdus de débauche, joueurs forcenés, ils s'étaient faits simplement les auxiliaires d'un parti qui avait de l'argent, ou qu'on supposait

en avoir. Plus d'une fois, dans le temps de leur triomphe, on les vit mettre à contribution des bourgeois riches qui leur fesaient promettre de ne plus faire de mal; et la main qui venait de recevoir l'or n'avait point de repos qu'elle n'eût satisfait encore, et au plus vîte, cette démangeaison de crimes lâches et hideux dont elle était tourmentée.

Le premier exploit de ces bandes fut un épouvantable forfait, qui jeta une profonde terreur dans la contrée. On pense que les misérables auxquels il fut imputé dans le temps voulaient fuir en Italie et avaient besoin d'or pour mettre à exécution leur dessein.

A quelque distance de Cuges, sur l'ancien chemin de Toulon et tout près de son embranchement avec la nouvelle route,

on voit une habitation rustique, autrefois servant d'Auberge, et qu'on appelle encore *le Lion d'Or*. Elle est possédée par un brave ménager, qui s'est enrichi en exploitant les bois au milieu desquels il demeure. Cet homme avait toujours chez lui l'argent qui n'était pas engagé dans son commerce ou employé à des acquisitions d'immeubles. Le 1er. novembre 1796, il sortit le matin pour ses affaires, laissant au logis sa femme et ses enfans. A son retour, aucun bruit ne se fait entendre dans la maison, aucun enfant ne jouait au dehors; il entre, saisi d'un pressentiment qui le glace : quel épouvantable spectacle! Sa femme et ses enfans étendus sur la terre, mutilés, couverts de sang! Une seule fille, qui était encore à la mamelle, survivait; mais couverte du sang de sa mère, elle parut

d'abord avoir été égorgée comme les autres. Si on l'avait épargnée, c'est qu'on n'avait point craint qu'elle parlât.

Quelques personnes ont rencontré en Italie les auteurs présumés de ce crime : ils sont rentrés depuis en France comme des émigrés.

Ce fut à poursuivre ces misérables, connus dans le pays sous la simple et atténuante dénomination de *Fuyards*, qu'on destina le détachement de Polonais dont je fesais partie. Dure condition pour de braves militaires, que la mort avait respectés sur les plus beaux champs de gloire d'Italie, d'avoir à risquer maintenant leurs jours contre l'ignoble balle de ces malfaiteurs, qui, par la connaissance des lieux, par l'adresse et la ruse, possédaient autant

d'avantages qu'on en reconnut depuis dans les Guerillas espagnoles, dont ils n'avaient pourtant pas la bravoure, ni moins encore les plausibles motifs! Par la facilité avec laquelle ils arrivaient à nous surprendre, par la dénégation absolue de tous avis officieux, nous comprîmes d'abord que si, en employant des soldats étrangers, on prévenait les désertions qui étaient à craindre avec les nationaux, on avait écarté d'autre part ces renseignemens opportuns, ces intelligences adroitement ménagées que ne compense pas toujours l'appareil le plus hostile.

Il advint plus d'une fois que, dans le temps même où nous cherchions nos adversaires sur les montagnes, ils dansaient en toute tranquillité, et sous les yeux de l'administration locale, avec

les filles de leur village ; car ce n'est pas un des caractères de cette époque le moins saillant qu'une certaine ardeur pour les plaisirs, qui, au sein des désordres publics, semblait devenir plus impatiente, plus effrénée.

CHAPITRE V.

PERFIDIE D'UNE JEUNE FILLE.

On m'avait logé, à Aubagne, avec un autre Polonais, lieutenant comme moi, chez un homme qui appartenait à la petite bourgeoisie. Il y avait dans les façons d'être et les pensées ordinaires de notre hôte, je ne sais quoi de bizarre, où l'on démêlait pourtant une sorte de type un peu vague, mais frappant, du

caractère général des Français à cette époque.

On découvrait sans peine qu'il avait salué l'aurore de la révolution avec des transports de joie et des élans d'enthousiasme excessifs ; et cependant cette même révolution était chaque jour vouée par lui au mépris, à l'exécration. On eût dit qu'elle le poursuivait sans cesse, comme un fantôme acharné qui ne lâche pas les imaginations faibles dont il s'est une fois saisi. Il déclamait à tout propos contre le fanatisme, ou, pour mieux dire, les mots fanatisme et fanatique s'échappaient tout d'abord de ses lèvres, dès qu'il était question de prêtre ; mais, dans sa maison même, était dressé un petit oratoire où les bonnes femmes venaient entendre la messe et

qu'il se piquait d'orner mieux que tous les autres oratoires clandestins que la religion d'abord, puis un peu la mode avaient fait ériger.

Il me disait quelquefois que le beau soleil de son pays était le trésor du pauvre ; qu'avec un tel ciel on pouvait bien se résoudre à ne manger que du pain et des ognons; et pourtant, il était rongé d'envie; la moindre augmentation de fortune chez ses connaissances le fesait presque écumer de rage; tantôt il blâmait les acquéreurs de biens nationaux sans distinction; il les traitait de voleurs; puis il regrettait de n'avoir pas fait comme tant d'autres qui s'étaient enrichis par cette voie ; il maudissait devant moi l'invention fatale des assignats, et je savais qu'avec des assignats il avait

payé toutes ses dettes et augmenté de moitié sa fortune ; il s'apitoyait sur le sort du prince qui n'était plus, et, par peur, par irréflexion, par entraînement, il n'avait pas été un des derniers à apposer son nom au bas d'une pétition qu'on avait fait adresser par sa commune comme par toutes les autres du département à la convention nationale à l'effet de provoquer la condamnation de Louis XVI, pour laquelle on put craindre quelque temps de ne pas avoir la majorité.

Il parlait avec le plus vif enthousiasme de la gloire acquise par les armées françaises; puis, s'il venait à savoir quelque revers, il montrait un empressement odieux à le publier; les exploits de Napoléon le transportaient, quand il

venait de les lire dans un journal ; en d'autres momens, il disait avec une sorte de mépris que ce n'était qu'un Corse. Il avait servi dans sa jeunesse ; il avait fait la campagne d'Hanovre ; mais quoique appartenant à une famille qui, depuis des siècles, était sortie des dernières classes et s'était maintenue dans une honnête médiocrité, il n'avait jamais été que soldat, et cependant il ne pouvait pas souffrir les officiers de l'armée nouvelle qu'il appelait des parvenus ; il ne fesait un certain cas de nous, que parce que nous étions étrangers, et qu'il nous supposait de la naissance.

Il déclamait contre la perversité des mœurs ; il disait sans cesse que dans son jeune temps on valait beaucoup mieux, et pourtant il avait l'air de ne pas désap-

prouver les désordres de son fils qui, n'ayant pas voulu rejoindre ses drapeaux, malgré l'enthousiasme du père pour la gloire, avait fini par se mêler aux brigands.

Notre hôte, qui était veuf, avait auprès de lui une fille, grande et assez belle personne, que l'obsession de tous les préjugés n'entraînait pas moins que son père à des mouvemens d'esprit bizarres, à des actes contradictoires. Ainsi que lui, elle avait le plus grand zèle pour le service de l'oratoire clandestin qui était établi dans la maison; mais, quoique l'église paroissiale fût ouverte, et que le serment exigé alors des prêtres ne portât plus de trouble dans leur conscience, comme celui qu'on leur demandait quelques années auparavant, la récalci-

trante fille de notre hôte paraissait ne voir que des schismatiques dans les femmes qui ne venaient point à sa messe, c'est-à-dire, à celle du prêtre, qui, par caprice, ou peut-être par spéculation d'intérêt, et même, selon quelques-uns, par intrigue, espionnage et manœuvre politique, préférait exercer avec mystère ses fonctions religieuses, en ne manquant pas de rappeler aux bonnes âmes qu'ainsi fesaient les premiers prêtres chrétiens.

Une chose bien remarquable, et dont je pus m'assurer par divers rapports de police qui vinrent à ma connaissance, c'est que dans les mêmes maisons d'où sortaient de jeunes brigands, on voyait entrer quelqu'un de ces prêtres mystérieux. Je sais même qu'en certains can-

tons, un peu moins avancés en civilisation qu'au voisinage de Marseille, il a été dit des messes pour le succès d'expéditions projetées sur les grandes routes.

Sophie, ainsi appelait-on la jeune personne, n'avait, pas plus que ses compagnes, horreur des brigands. Les femmes, en général, quel que fût leur âge, s'intéressaient à eux plus qu'elles ne les redoutaient. Si, parfois, la conduite de ces malheureux jeunes gens était blâmée, les paroles de reproches ne sortaient que de la bouche de quelques vieillards. Sophie regardait à peu près comme un lâche le réquisitionnaire qui se décidait à retourner dans les camps. Les gendarmes étaient surtout pour elle un objet de haine, et si elle n'avait pas d'aversion pour nous, c'était

par la même cause qui nous avait fait obtenir un regard amical de son père; nous étions étrangers.

Quoiqu'elle parût fort s'occuper de messes et de prêtres, elle ne manquait pas de se trouver au bal tous les dimanches. La liberté dont elle jouissait était assez grande. Son père avait presque l'air de lui obéir. On l'entendait souvent critiquer avec amertume les filles qui, selon elle, sortaient de leur rang par une mise prétentieuse, et quand il était question des jeunes personnes les plus riches qu'on vantait en sa présence, elle savait bien repousser toute exaltation d'éloges et faire entendre qu'on valait bien autant qu'elles.

J'ai dit que Sophie était belle; mais sa physionomie ne plaisait pas toujours:

il y survenait à l'improviste plus d'un changement qui fesait de la peine. Dans les momens sérieux et calmes, ses traits imposans, ses grands yeux noirs, et qui semblaient avoir l'habitude de percer jusqu'à l'âme, fesaient pressentir des passions fortes, dont témoignait à certains égards l'empire qu'elle exerçait sur l'auteur de ses jours, et dont ses compagnes ne savaient guères s'affranchir. Dans ses yeux, qui étaient fort remarquables, même parmi des femmes du Midi, il y avait quelquefois beaucoup de douceur; mais ils prenaient un caractère étrangement sinistre, quand ils se fixaient, ou que l'approche de quelque contrariété fesait tout-à-coup se rapprocher les sourcils.

Cette jeune personne avait inspiré

à mon compagnon un goût que je voyais avec peine devenir une passion. Je fesais sur ce point à Urbanski toutes les représentations que mon amitié pouvait se permettre, et que son esprit, de plus en plus prévenu, pouvait entendre. Je lui disais combien toute liaison un peu sérieuse ne nous convenait guères dans un pays où la pluralité des habitans nous regardait en ennemis. J'aurais voulu qu'il m'imitât et me suivît sans cesse dans les promenades solitaires que je fesais aux lieux les plus agréables de la vallée. Je ne pouvais croire que Sophie n'eût pas agréé déjà quelques vœux, et j'attribuais à la manière d'exister, que les circonstances avaient amenée, cette absence de tout adorateur, qui était pour Urbanski un motif d'espérance.

Il se serait presque fâché contre moi, quand j'osais lui inspirer des alarmes propres à le rendre prudent. Il ne songeait peut-être pas à voir en moi un rival; mais il n'était pas très-éloigné de me regarder comme un importun, et malgré l'amitié qui nous unissait depuis nos communs malheurs, depuis que nous nous étions trouvés ensemble sur la même terre étrangère, il avait bien certainement pour moi, sinon de l'aversion, du moins ce sentiment de gêne qu'apporte la présence d'un ami, quand il s'occupe à nous dire de ces choses qui ne plaisent point.

Dans les excursions que nous étions souvent obligés de faire contre les brigands, il y avait, plus d'une fois, des coups de fusil échangés, du sang répan-

du et des prisonniers. Le soldat qui se laissait atteindre était sur-le-champ mis à mort; le brigand à qui le même malheur arrivait, était conduit à Marseille, jugé et fusillé. Plusieurs jeunes gens du pays avaient eu déjà cette déplorable fin, lorsqu'un détachement, commandé par Urbanski, s'empara de l'un d'entre eux, auquel, dans la maison du moins où nous étions logés, on parut s'intéresser plus qu'à tous les autres.

Ce n'était pas le fils de notre hôte, nous l'avions entrevu souvent, et, par devoir d'hospitalité, nous l'avions laissé librement visiter sa famille, qui aurait bien dû pourtant lui donner de meilleurs conseils que ceux dont, suivant toute apparence, il remportait l'impression dans ses montagnes et ses bois.

Je pensai d'abord que c'était quelque ami, quelque plus intime camarade de ce jeune homme, et que des craintes plus prochaines et plus fortes sur le sort qui pouvait être réservé à leur fils, se présentaient aux parens, depuis qu'ils avaient su quel prisonnier était tombé aux mains d'Urbanski.

Bientôt, à travers le patois brusque et passionné du pays, je pus saisir quelques mots ou plutôt quelques gestes de Sophie, qui me donnèrent plus d'éclaircissemens.

Urbanski avait dû rester plus d'une semaine à Marseille pour cette affaire et pour quelque intérêt du corps. Quand il fut de retour à Aubagne, j'étais parti pour une expédition semblable à la sienne, et qui me prit plusieurs jours.

En le revoyant, je lui fis part de mes soupçons. Bah! bah! me dit-il avec une confiance qui lui était ordinaire, elle m'a donné rendez-vous pour ce soir.

Je ne sais comment cette idée de rendez-vous s'allia tout-à-coup dans ma pensée avec celle de perfidie. La défiance toujours plus forte dont j'étais saisi porta mon compagnon à me faire une confidence plus entière. Elle doit se trouver, me dit-il, à dix heures du soir, au pont de la reine Jeanne. C'est un pont très-étroit qu'on dit avoir été construit au temps où Jeanne de Laval, femme du roi Réné, visitait la Provence pour se distraire de sa mélancolie, ou plutôt des tourmens jaloux auxquels le bon roi ne donnait que trop souvent sujet.

Le choix de ce lieu, qui est fort soli-

taire, et où aboutissent des ruelles obscures, tracées en divers sens sur le côteau où la ville est bâtie, et qui en cet endroit est assez escarpé, ne put qu'augmenter mes inquiétudes. Il n'y avait pas moyen de les faire partager à Urbanski. Je lui conseillai cependant de ne pas aller sans armes au rendez-vous. Pour moi, je résolus de me cacher à portée, suffisamment armé et prêt à me retirer aussitôt, si la galanterie ne me paraissait point cacher quelque noire trahison.

Nous étions alors aux premiers jours du printemps. La nuit était belle, mais assez obscure, surtout aux lieux où je vins me cacher, avant qu'Urbanski ne parût. Je trouvai une petite allée qui était ouverte, et je m'y enfonçai autant

qu'il était nécessaire pour me dérober tout-à-fait aux regards.

Urbanski vint ; je reconnus son marcher et sa taille ; mais Sophie n'apparaissait d'aucun côté ; j'entendis enfin un bruit concentré de pas ; on cherchait bien évidemment à ne pas troubler le silence de la nuit ; bientôt je vis passer devant moi trois hommes qui se portaient à l'endroit où mon ami s'était arrêté, déjà fort impatient et un peu inquiet, à ce qu'il m'a dit ensuite. L'un des trois hommes fit un signe à ses compagnons, et ce signe voulait dire : il est là.

A l'instant même, je prends mes pistolets en main, et m'élançant dans la rue, je pousse un cri qui force les brigands à se retourner ; chacun de mes pistolets se trouve sur le visage d'un de

ces misérables. Urbanski a reconnu ma voix, il a vu les trois hommes, et tiré son sabre. Le coup est manqué, dit alors celui d'entr'eux, qui paraissait être le chef, et qui, d'après certains indices, peut bien avoir été le frère de Sophie ; allons-nous-en.

Une ruelle était à leur portée ; il y aurait eu trop d'éclat à les attaquer à notre tour, dans une ville qui était si mal disposée à notre égard. Nous les laissâmes s'enfuir.

Eh bien, dis-je à Urbanski, quel rendez-vous on t'avait donné! Il convint d'avoir été pris pour dupe, et se promit d'être désormais moins confiant, ce qui ne l'empêcha point à quelques années de là de succomber à Saint-Domingue, par suite d'une liaison imprudente.

CHAPITRE VI.

DISTRACTIONS CHERCHÉES DANS L'ÉTUDE.

Après cette aventure, je ne pouvais guères me promettre de contenir le ressentiment d'Urbanski en présence de la perfide Sophie. Il n'était pas douteux qu'elle n'avait feint de correspondre aux vœux de mon ami, et d'agréer ses hommages qu'à dessein de lui arracher quelques indiscrétions au moyen desquelles on pouvait donner aux fuyards des avis

utiles. Je demandai et obtins que notre logement fût changé.

Mon existence dans un pays où les âmes étaient si emportées et les passions si menaçantes, continua d'être fort triste. J'avais écrit à la comtesse P.....; j'en avais reçu des lettres ; on paraissait toujours penser à moi ; on ne montrait aucune rancune du peu d'empressement, de la froideur même que j'avais montrée à mon retour de Fontainebleau ; seulement je crus m'apercevoir, après un certain temps, qu'elle ne manquait pas de rappeler, avec une attention remarquable , l'insuccès attaché jusqu'alors aux démarches qu'on fesait à Varsovie pour la restitution de mes biens. On n'osait pas me dire que les agens de la famille P..... avaient été plus heureux ;

mais je le savais d'ailleurs ; je savais aussi que la grande succession attendue en France était depuis peu ouverte ; et, dix-huit mois après mon départ d'Italie, j'appris que mon ami était mort des fièvres, laissant à sa sœur une immense fortune, qui m'éloigna d'elle pour toujours. Des illusions d'hymen avaient pu s'emparer de ma jeune imagination, dans un moment où d'autres espérances me saisissaient, m'enlevaient à moi-même ; mais tout ce fantastique édifice de pensées tendres que j'avais élevé avec tant de charme, dans mon voyage d'Ancône à Paris, avait dû s'évanouir à la fois comme ces palais de marbre et d'or que nous croyons apercevoir dans de beaux nuages d'été. Le temps des rêves d'amour et des tourmens qui s'y mêlent n'était pas encore venu pour moi ; la

nature des maux qui assaillirent ma première jeunesse retarda sans doute l'explosion d'un sentiment auquel je ne devais point échapper.

Pour occuper mes loisirs, du moins autant que le permettaient nos excursions fréquentes dans les montagnes voisines, je me jetai dans la littérature. Notre nouvel hôte, homme insignifiant et timide, qui avait su, dans les diverses crises politiques, ne toucher à rien, lisait beaucoup. Ses livres furent mis à ma disposition. Il passait dans le pays pour une espèce de niais, et cette réputation lui avait été avantageuse ; mais ce niais était plein, et, pour ainsi dire, suffoqué d'érudition. Son entretien me charmait, moins toutefois par l'agrément des paroles que par l'abondance

des choses qui découlaient sans préparation et sans art.

Il avait connu l'abbé Barthélemy, l'auteur d'Anacharsis, de cet ouvrage qui, produit par un homme sans audace, par une manière de courtisan fort simple, fort doux et fort humble, paraît avoir exercé sur la révolution une grande influence.

C'est en effet quelque chose de bien singulier que la destinée de ce livre, écrit dans des salons dorés, de la main déjà tremblottante, qui ramassait l'éventail ou caressait le carlin d'une grande dame; de ce livre où toute l'élégance molle et décolorante du siècle de Louis XV, ou pour mieux dire, de sa cour, est employée à transformer la Grèce antique, et dont l'apparition coïncida tellement avec une

époque orageuse, qu'il semble avoir été plus que le témoin des erreurs et des excès dont cette époque fut semée ; et peut-être serait-il vrai de dire que, dans la tourmente révolutionnaire, *le voyage d'Anacharsis* a été plus encore que le *Contrat social*, une étincelle jetée sur les passions candides et de bonne foi qui ont poussé la France à tant d'écarts.

Le contraste n'était pas moins grand entre l'auteur lui-même et son livre. Jamais on n'aurait cru, dans sa ville natale, qu'un abbé lourd et sans grâce, qui, plus tard, se qualifia lui-même de Scythe, atteindrait, dans son style, à cette élégance si rare, même dans un temps où elle était si recherchée. A trente ans, il avait voulu prêcher dans un petit couvent de religieuses, et était resté sur

ses dents. Il était un *pénitent noir* plein de zèle. Il avait même fait des odes latines en l'honneur de la *Gazette*, ou confrérie à laquelle il appartenait. Quand il publia son livre, il y mettait peu de confiance, ne se doutant pas plus de la vogue qu'il devait avoir que de l'influence qu'il devait exercer (1).

(1) Par une suite de cette destinée bizarre, on a élevé à l'abbé Barthélemy un monument qui n'est pas même dans sa ville natale; et des écrivains, sans comparaison plus grands que lui, car ils ont créé quelque chose, attendent encore de la postérité un témoignage de reconnaissance. Des hommes tout monarchiques ont prodigué le marbre des consécrations immortelles à celui qui compila, fort élégamment sans doute, mais non pas sans danger pour leur cause, tout ce que les idées républicaines ont de plus attrayant, tout ce qui peut nous

Par une disposition singulière, les études, ou plutôt les simples lectures

faire regretter davantage la différence qui existe entre notre manière d'être et la situation politique des Athéniens. Nous avons vu, en 1828, l'inauguration de ce monument. Il y avait là bien des observations à faire. La plupart des spectateurs, qui n'étaient que des paysans, n'avaient aucune idée de l'homme dont, avec tant de pompe, on leur montrait le buste. Quelques-uns allaient chercher dans leur souvenir, et en les désignant par les sobriquets attachés à chaque nom de famille dans cette partie de la Provence, tous les Barthélemy dont ils avaient connu l'existence, et ne savaient auquel d'entre eux on fesait tous ces publics honneurs. D'autres critiquaient le bassin de la fontaine, au milieu duquel s'élève le monument, et prétendaient que tout cela ne valait rien, parce qu'il n'y avait pas assez de commodité pour abreuver leurs bêtes. Nous entendîmes même un maître

dont je m'occupais en ce temps-là, ont laissé dans ma mémoire des traces bien

d'école de village blâmer le latin des inscriptions, latin envoyé de Paris par l'Académie, et qui, au dire de notre homme, n'était que du français travesti. Plusieurs discours furent prononcés; et on eût dit que tous ces orateurs ne connaissaient pas mieux que les paysans le héros de la fête. Aucun d'eux, à l'exception peut-être du préfet, M. de Villeneuve-Bargemont, mort avant l'expiration de l'année, ne paraissait avoir lu un peu soigneusement les ouvrages de l'auteur dont ils fesaient l'éloge avec une emphase d'autant plus ridicule qu'elle était plus vague. Ils ne connaissaient pas même les principaux traits de sa vie, et l'on entendit le maire, emporté par l'ambition des contrastes, avancer, dans un discours probablement étudié, que le même jour où le neveu, alors ambassadeur en Suisse, présentait à la France l'olivier de la paix et le fameux traité de Bâle, l'oncle était arrêté et

plus profondes, que ne l'ont jamais fait les travaux d'esprit auxquels j'ai pu me livrer en d'autres temps; c'est que chaque souvenir d'ouvrages ou d'auteurs se rattache à quelqu'un des faits journaliers dont se composait une pénible existence: tantôt une escarmouche avec les brigands, la prise de l'un d'eux, la mort de l'un de nous; tantôt la nouvelle d'un vol, d'un assassinat, dont les auteurs avaient trompé notre surveillance. C'é-

conduit aux Madelonettes, ce qui était un anachronisme impardonnable. Quand l'abbé Barthélemy fut mené en prison avec ses collègues de la bibliothèque du roi, le neveu n'était encore chargé que d'écarter les émigrés du voisinage de la France, et de leur faire refuser un asile en Suisse.

(Note de l'éditeur.)

tait par un procédé semblable à celui de la mnémonique, que des connaissances entraient dans ma tête, et je n'acquérais un peu de science qu'à l'aide et avec le cortége d'horribles images.

Quand nos jours étaient un peu plus calmes, je portais mes rêveries dans quelqu'un des plus agréables lieux qui se trouvent à l'entour de la petite ville où j'éprouvais tant d'impressions douloureuses. Il y a surtout à distinguer une allée de magnifiques platanes, dans un domaine appartenant jadis aux évêques de Marseille. Je venais toujours avec plaisir dans ce parc, que le dernier évêque, M. de Belloy (1), ou peut-être

(1) M. de Belloy était un bon homme et fort indifférent; il ne quittait son château que pour

M. de Belsunce, son prédécesseur, avait embelli. Je m'y sentais retiré du monde et de ses méchantes œuvres, autant du moins que pouvait le permettre la vue du château épiscopal démoli dans les premiers jours de la révolution, et contre lequel sans doute était venu donner des coups de marteau, tel ou tel enragé qui maintenant se rendait criminel pour

aller faire les ordinations à Marseille; dans un intervalle de trente ans, il n'avait visité qu'une fois son diocèse, qui était fort peu étendu. Il ne se doutait guères qu'on le ferait un jour archevêque de Paris et cardinal, et ne s'attendait pas surtout à l'énorme mausolée, d'assez mauvais goût, qui, par une distinction qu'on a peine à comprendre, lui a été élevé à Notre-Dame. Il n'avait point émigré. Il se retira dans son pays natal, où il exerça, dit-on, des fonctions municipales. Ancien évêque, il ne fesait

une autre cause, si toutefois on peut jamais dire que des brigands en servent une.

pas difficulté de marier les citoyens comme officier public. Sa joie était extrême quand le hasard amenait à son village quelque Provençal; et, après avoir long-temps accueilli dans son ancien château les grands seigneurs et les abbés de cour, il mettait un empressement bien plus sincère à fêter un pauvre roulier, qu'à son patois, à ses jurons et à ses mulets il reconnaissait pour appartenir au pays du *mistral* et des *beaux soleils*.

CHAPITRE VII.

TRANQUILLITÉ D'UN PETIT PORT DE MER AU VOISINAGE DES BRIGANDS. — LEURS BANDES SE RECRUTENT DE DÉSERTEURS.

Toutes les populations cependant n'étaient pas de connivence avec les *fuyards*, et ne voyaient pas les campagnes voisines affligées de désordres. Celles qui, le long de la côte, se livrent à la navigation, à la pêche, sont naturellement éloignées des mouvemens anarchiques par leurs habitudes et leurs

mœurs. On aurait même absolument ignoré dans leur sein l'existence des bandes, sans les vols qui se commettaient presque chaque jour sur les routes de communication avec Marseille. Notre dépôt fut transféré pour quelques mois dans une petite ville maritime, que trois lieues à peine séparent d'Aubagne, et qui formait alors, avec ce bourg, le contraste le plus étonnant.

Pour la première fois, je crus me trouver dans cet aimable pays de France, que j'avais entendu célébrer en Pologne. Partout ailleurs, et c'était sans doute la faute des circonstances, je n'avais pu trouver cette politesse tant vantée au-dehors, cette douceur de manières qui attirait autrefois les étrangers. Dans la petite ville dont je parle, nous fûmes par-

faitement accueillis ; un titre surtout nous recommandait aux habitans : nous n'étions pas des révolutionnaires.

Je fis connaissance avec un jeune homme qui avait de l'instruction, et dont la demeure était à côté de la maison où je me trouvais logé. Il me cita plusieurs causes de cette différence morale que présentait son pays, comparé aux bourgs agricoles les plus voisins.

« Avant la révolution, disait-il, nous vivions sous le même régime municipal, nous inquiétant fort peu les uns et les autres que l'évêque de Marseille ou l'abbé de Saint-Victor fût notre seigneur. Nos paysans, nos ouvriers et nos marins étaient attroupés en gazettes ou confréries de pénitens ; mais remarquez d'abord que nous en avions trois, au

lieu qu'on n'en comptait que deux à Aubagne, où la rivalité devait être par conséquent plus active. L'ancienneté respective des gazettes, la prééminence architecturale des chapelles, la richesse des ornemens, le nombre et la beauté des *corps saints*, le choix et le mérite des frères, les prétentions musicales surtout, voilà pour quels grands objets d'ambition et de discorde on se serait à chaque instant battu! Aussi les familles ne formaient-elles des alliances que dans leur couleur; entre les pénitens noirs et les pénitens blancs, une démarcation existait qui ne pouvait jamais être franchie.

» Quand la révolution vint, deux partis se trouvèrent d'abord tout formés, et la haute bourgeoisie tenant

aux noirs, les blancs durent être *patriotes.*

» D'un autre côté, les marins, à l'exception de quelques-uns, parmi les capitaines et officiers, ne jouent pas. Contens d'avoir arraché leur vie aux caprices des flots, ils ne vont pas risquer leurs écus sur des cartes. Dans les bourgs agricoles, on joue, au contraire, avec fureur; et des circonstances passagères ayant augmenté le prix des denrées exportables, cet argent qui circule avec plus d'abondance, exerce aujourd'hui sur les moindres ouvriers et paysans une séduction qu'on peut appeler infernale.

» Nos marins ne peuvent plus s'employer, et même en petit nombre, qu'à ce qu'on appelle le cabotage. La guerre, depuis long-temps, leur ferme les gran-

des mers ; ceux qui naviguent sur les bâtimens de l'état sont mal payés ; mais tous attendent avec résignation des temps meilleurs, prouvant ainsi, par leur touchant exemple, que la misère, même extrême, fournit moins de suppôts au brigandage que la fréquentation des cabarets et des mauvais lieux.

» Le métier de la mer, tandis qu'on l'exerce, offre d'ailleurs de si nombreuses distractions ; il s'y trouve tant de chances qui agitent et remuent ! . . . . . Comment les passions politiques n'auraient-elles pas beaucoup de peine à pénétrer dans le cœur préoccupé des marins ?... Puis, au temps de leurs voyages, ils rencontrèrent tant de fois la probité, la confiance généreuse chez des nations qu'on dit fort mal gouvernées, et la mau-

vaise foi, la rapacité sans frein chez des peuples qui jouissent de constitutions sages et libérales !

» A Marseille, à Toulon même, on trouve peu de marins qui aient pris part aux excès divers dont la révolution a été souillée ; la seule passion que l'on connaisse aux hommes de cette classe, quand ils ont pour toujours dit adieu aux tempêtes, c'est la passion du repos : gouvernés à peu près par leurs femmes, qui pourtant n'abusent guères d'un pouvoir usurpé, ils n'aspirent qu'à soigner un petit coin de terre, à fumer leur pipe en toute quiétude d'esprit, comme un apathique levantin, sous leur treille chérie, ou à l'ombre de leurs oliviers. Ceux qui ne possèdent ni oliviers, ni treille, ou chez qui ne s'est pas tout-à-fait amor-

tie cette turbulence qu'on reproche aux Provençaux, passeront de longues journées dans un café, mentant à pleine gorge, comme anciens voyageurs, et médisant quelquefois, mais sans qu'il résulte rien de bien fâcheux, soit de leurs éternels mensonges, soit de leurs vérités moins innocentes.

» Vous voyez, ajouta mon jeune homme, qu'ici autant qu'ailleurs, le fameux système des climats se trouve sans application ; les fruits de notre sol mûrissent au moins dix jours plutôt que dans le terroir d'Aubagne ; les montagnes d'un côté, la mer de l'autre, amènent cette différence de température, et cependant j'ose croire que nous sommes dix fois plus modérés que nos irascibles voisins : ce qui n'empêche pas qu'on ne cite, parmi nous, bien des langues acé-

rées, mais point de coups de fusil, de sabre, ni de poignard ; les plus fortes vengeances, entre hommes, ne sont jamais que des vengeances de commères. »

Au reste, chez tous ces brigands du voisinage, il n'était plus guères question de vengeance, excepté néanmoins contre le paysan assez téméraire pour révéler leur retraite aux gendarmes et aux colonnes mobiles. Voler était maintenant leur unique but ; l'assassinat ne leur présentait qu'un moyen, quand toutefois il n'était pas un plaisir d'habitude.

Je demandai à mon ami s'il pensait que ces misérables eussent une solde.

« Je suis persuadé, me répondit-il, qu'après la première fondation des compagnies de Jésus et du Soleil, fondation

inexplicable due à des représentans thermidoriens entraînés par un esprit de vertige, par des ressentimens particuliers, et peut-être aussi par des suggestions étrangères, il intervint des agens plus ou moins mystérieux, qui poussaient au meurtre et en payaient le salaire. Aujourd'hui les opérations de cette banque sont suspendues; on a trouvé plus commode et plus prompt de tirer à vue sur les diligences; mais le débiteur est toujours le même; on nous chargera d'un peu plus d'impositions, pour remplacer l'argent qui ne sera point arrivé au trésor public, et....., et, poursuivit le jeune homme, après avoir jeté sur moi un regard pénétrant que suivit un épanouissement de confiance; plaise au ciel qu'un jour nous remboursions aussi les avances faites par la *banque*

en question ! Mais l'emploi de quelques-uns des fonds n'en sera pas moins une tache. »

Le jeune homme vit sans regret que je comprenais parfaitement ce qu'il voulait dire, et moi je ne pus qu'applaudir à des sentimens de fidélité, non moins inviolables que purs. Au reste, en retranchant quelques-uns de ces niais politiques qu'on rencontre partout, et un petit nombre de méchans hommes étrangers à la population, tout le monde pensait comme lui dans la petite ville qu'il habitait.

CHAPITRE VIII.

INCLINATION NAISSANTE. — SACRIFICE FAIT A L'AMITIÉ.

Ce pauvre jeune homme, j'ai été cause qu'il a passé de bien cruels momens! Dans la maison où je logeais, et qui touchait à la sienne, il y avait une jeune demoiselle, née à Saint-Domingue, et qui avait perdu ses parens dans les premiers troubles. On a parlé d'enfans blancs qui avaient été vendus par les nègres à

des Espagnols. Cette pauvre orpheline avait ainsi passé dans les mains d'un maître. C'était un caboteur qui avait des liaisons d'affaires avec un capitaine provençal, dont la petite fille vendue se trouvait être la nièce. Il se fit un plaisir de la lui amener, dans le premier voyage qu'il fit au Cap, et le capitaine, dès ce moment, la regarda comme sa fille. Il ne s'était point marié, et vivait avec une sœur.

C'était un homme tout rond, qui parlait avec beaucoup d'aisance de tout ce qu'il avait vu, et qui avait de quoi dire, après quarante ans de navigation sur les diverses mers du monde. Sa pupille avait une figure fort intéressante; une légère pâleur témoignait également des climats où elle était née, et des souf-

frances qui avaient accueilli son entrée dans la vie.

Sa première vue me fit une impression qu'il m'était bien difficile d'oublier, et je la voyais tous les jours. Tous les jours me découvraient en elle quelque charme nouveau, si du moins ce n'était pas ma passion croissante qui embellissait ainsi son objet.

Il y avait, dans sa position, et dans le récit de ses malheurs, que sa tante me fit d'abord, trop d'analogie avec ma propre histoire, pour que le sentiment tendre dont je me sentais saisi n'y cherchât point une autorisation, une excuse. Aussi je me livrai bientôt à toute la franchise de mon amour, et les marques de ce qui se passait en moi ne me paraissaient point lui déplaire, soit que

j'interprétasse trop en ma faveur ce qui n'était que bienveillance envers un étranger qui fut malheureux comme elle, soit que cette même qualité d'étranger m'attirât réellement une de ces prédilections qu'on ne peut souvent expliquer que par le caprice des femmes.

Mais le bon capitaine et sa sœur conçurent bientôt des alarmes. Mon jeune voisin, dont j'avais entrevu l'attachement, ne fut pas moins effrayé. Nous étions déjà quelque peu liés de politesse et d'amitié ; je ne sais comment il se fit que nous devînmes inséparables. Aimant tous deux la même personne, nous ne pouvions plus nous quitter. C'était à la fois pour ne pas nous perdre de vue, et pour nous observer, nous étudier l'un l'autre dans l'objet aimé.

Ce mouvement toutefois, qui nous portait sans cesse l'un vers l'autre, comme deux serpens qui cherchent à se joindre, à s'entrelacer, ne décelait aucune rancune, aucune haine. Je puis assurer que les aigreurs de la jalousie m'étaient absolument inconnues, et sans doute il ne se passait rien de dissemblable chez mon ami. Cela peut paraître fort étrange, mais cela est vrai.

Si pourtant ni regard, ni geste, ni parole, n'annonçait dans ce bon jeune homme le dépit de se voir traversé dans des vues et des espérances, qui longtemps avaient fait le charme de sa pensée, et qui, maintenant plus que jamais, en fesaient le souci, il se passait autre chose chez la tante de la pupille et chez le vieux capitaine, son oncle.

Celui-ci, sans doute, n'aurait pas de lui-même bien promptement ouvert les yeux sur mes dispositions à l'égard de la jeune personne ; mais sa sœur lui donna l'éveil. Il voulut avoir un entretien avec moi. Dans ce dessein, il me proposa un jour de l'accompagner à sa maison de campagne. Je sentis que ce n'était pas pour me faire quelque récit de ses voyages, sur lesquels il m'arrivait souvent d'exciter son amusante loquacité. Après avoir bu un bon coup de rum et allumé nos pipes, nous nous assîmes devant la porte de sa bastide, sous une treille qui nous ombrageait de sa verdure printanière, et nous respirâmes au milieu d'un air pur et tranquille le doux parfum des oliviers en fleurs.

Le bon capitaine voulut employer

quelques préparations oratoires qui n'étaient pas nécessaires, car je n'étais pas porté à me blesser de ce qu'il pourrait me dire : elles n'étaient pas non plus fort adroites ; les hommes francs n'en connaissent guères de ce genre ; leurs lèvres font trop la petite bouche quand ils essayent de s'en permettre.

Il me parla d'abord des femmes, en général, et avec les préventions d'un vieux garçon qu'il était ; puis de sa sœur, puis de sa nièce. Celle-ci avait d'excellentes qualités ; mais elle était femme comme les autres : un peu de contradiction, un peu d'opposition ne paraissait pas lui faire déplaisir ; et pourtant elle avait toujours été de bon accord avec eux avant mon arrivée.

Il s'arrêtait alors, aspirait longuement

sa pipe, et laissait échapper ensuite, avec un air de préméditation, les grosses bouffées de tabac qu'il avait attirées. Je ne dis pas, reprit-il enfin, qu'un étranger ne puisse être un honnête homme; mais quand on ne fait que passer, on ne s'attache guères aux gens qu'on paraît distinguer le plus. Et puis, un militaire, en supposant qu'il ait intention de se marier, est bien plus tracassé que nous autres marins, qui laissons la femme et toute la couvée au nid, certains que nous sommes de les retrouver au retour; mais les hommes de guerre sont obligés de traîner leur ménage après eux. Je sais bien ce qui convient à ma nièce, elle l'a su aussi; mais je crains qu'on ne veuille le lui faire oublier. Vous paraissez être pourtant un ami si intime d'Auguste! c'est un si honnête garçon!

Je me promettais de laisser tout mon bien à ma nièce, mais à condition qu'elle épousât Auguste.

Ici il y eut une interruption, il tira de fort longues bouffées; puis me regardant d'un air inquisitorial où se mêlait, toutefois beaucoup de bonté, je ne puis vous croire, me dit-il, capable d'aucune dissimulation, et je ne pense pas que, sous votre attachement pour Auguste, se cache le dessein de lui enlever celle que nous lui avions destinée, et qu'il regardait dans l'avenir comme son épouse.

Non, certes, répondis-je dans une effusion de générosité dont je ne tardai point à être surpris, je ne saurais cacher aucun dessein qui détruisît le bonheur d'Auguste et le vôtre.

Le bon capitaine, après avoir entendu ces paroles, que je ne prononçai pas sans émotion, se montra ému lui-même. Ce qu'il venait de me dire avait été son dernier effort, il n'y ajouta rien ; seulement il me prit la main et la secoua avec reconnaissance. Allons! encore un coup de rum, dit-il ensuite ; n'est-il pas vrai que vous le trouvez bon? Alors il me conta d'où ce rum lui était venu, dans un temps où toutes nos colonies nous étaient devenues étrangères, et se jeta avec complaisance, et comme pour se soulager du premier entretien, dans une de ces longues digressions sur les troubles et les guerres de St.-Domingue, de cette île célèbre où il aimait à se retrouver par son souvenir.

Il avait fait, dans ces contrées mal-

heureuses, ses premières et dernières campagnes, et il en parlait toujours avec un intérêt auquel il voyait bien que je n'étais pas étranger. A cette époque, il ne me venait pas dans la pensée que je dusse mettre jamais le pied dans ce pays; mais je crois que mon imagination ne s'y attachait tant et ne prenait un plaisir si vif à y errer au milieu même des plus épouvantables désastres auxquels il avait été en proie, que par l'image attrayante de cette orpheline, qui était encore enfant lorsque ses malheurs commencèrent avec ceux d'une colonie, auparavant si florissante et si enviée.

Cependant, j'avais pris une espèce d'engagement qu'il me paraissait difficile de tenir. Cette difficulté me paraissait plus grande encore quand je me

trouvais en présence de celle à qui l'on voulait que je refusasse mes pensées. Elle avait soupçonné pour quel motif son oncle m'avait emmené à la bastide ; j'y étais allé quelquefois, mais avec toute la famille. Se doutant qu'il avait été question d'elle dans cette promenade mystérieuse, elle n'osait pourtant point m'interroger ; mais ses regards m'en témoignaient le désir; et moi je ne savais pas trop bien s'il ne fallait voir en elle qu'une simple curiosité de fille, ou si quelqu'autre sentiment se mêlait à cette curiosité si naturelle. Avais-je même le droit de supposer cet autre sentiment et de juger les affections d'autrui par ce qui se passait en moi ?

Toutes ces réflexions, ces discussions avec moi-même ne me rendaient pas

plus facile la satisfaction que le vieux capitaine attendait. Cependant je me répétais, et avec plus de force que lui, tout ce qu'il m'avait dit; et moi qu'on avait jugé digne d'épouser une jeune comtesse, alliée aux plus nobles familles de Pologne, et qui avait en France des parens à qui la révolution n'avait pu que voiler leur nom et leur antique illustration, je ne me crus point en droit de parler d'amour et moins encore d'hymen à une petite créole, d'une naissance vulgaire, et dont les charmes, à la vérité fort doux, n'étaient recommandés que par la fortune assez médiocre d'un oncle. Le sort me tenait en réserve d'autres déceptions au milieu desquelles pourtant je finis par me trouver heureux.

Quoi qu'il en soit, et malgré l'amitié

bien sincère qui m'unissait à mon rival, je ne sais pas ce qui serait advenu, si j'étais resté plus long-temps auprès de celle que nos cœurs se disputaient, sans pouvoir le moins du monde se haïr.

CHAPITRE IX.

CAMPAGNE DE MARENGO. — RETOUR DANS LE MIDI. — DESTRUCTION DES BANDES. — DESTINATION POUR SAINT-DOMINGUE.

Il me fallut quitter bientôt, et avec toute la peine qu'on peut croire, un séjour que la nature n'a pas fait beau, mais que le caractère des êtres humains qu'on y trouve rend infiniment agréable.

Un camp s'était formé dans cette im-

mense plaine qui commence au pied des murailles de Dijon. L'armée s'était déjà mise en marche. Nous fûmes appelés dans ses rangs, et, pour la joindre, nous nous dirigeâmes vers Genève. Ce ne fut pas sans plaisir que nous revîmes flotter des drapeaux; il y avait si longtemps que nous n'avions appartenu à aucun corps un peu considérable! Il semble que, pour des soldats, la gloire croisse avec le nombre de leurs compagnons....

Je gagnai mon grade de capitaine sur le champ de bataille, à Marengo. Nous fûmes dirigés ensuite vers Gènes avec les troupes qui devaient amener la fin de ce fameux siége, où l'on vit tout ce que la fermeté d'un seul homme peut inspirer de patience à des soldats, à des habitans que la faim dévore.

A peine je me félicitais d'avoir à faire quelque séjour un peu long sur cette terre d'Italie, dont l'aspect m'a toujours plu, qu'un ordre vint de retourner en Provence. Dans ce malheureux pays, le brigandage était plus de mode que jamais. Quelques-uns des chefs portaient à leur chapeau un panache blanc, ce qui annonçait du royalisme; le panache des autres était rouge, et ne parlait ainsi que de meurtre et de sang.

Quoi qu'il en soit, des jeunes gens de bonne famille se trouvaient mêlés à ce que la population offrait de plus vil; plusieurs avaient déjà été pris et fusillés. Il paraît qu'à cette dernière époque l'intention politique de ceux qui excitaient et dirigeaient les *fuyards*, était plus prononcée; mais la bataille de Ma-

rengo venait d'affermir ce gouvernement consulaire, auquel on avait voué d'autant plus de haine, qu'il montrait plus de force et promettait une plus longue existence.

Quelques propositions d'amnistie avaient été faites en vain; des mesures rigoureuses furent alors adoptées. Des commissions militaires parcoururent le pays depuis les bords de la Méditerranée jusqu'à Montelimar, Gap et Nice; on établit des camps assez considérables en certains endroits; tout *fuyard* pris les armes à la main était jugé et fusillé sur la route.

Auprès des bois de Cadarache, une grande bastide isolée servait d'asile à des brigands; on assura une indemnité au propriétaire; et un jour que la bande

s'était dispersée à la recherche du butin, on mina la maison où elle avait coutume de venir le partager ; des soldats furent placés tout au tour, à de certaines distances, pour accueillir à coups de fusil ceux qui échapperaient au désastre de l'explosion ; puis, au milieu d'une de ces orgies, qu'une course fructueuse amenait toujours, un faux compagnon mit le feu à la mèche. Par des procédés semblables, le nombre des brigands diminua.

On recourut aussi à des moyens plus doux. La fièvre des ambitions de tout genre était alors en France dans un de ses plus violens paroxismes. Il semble que la révolution n'a été faite que pour donner des places, et pour mettre bien au-dessus des intérêts du peuple l'avan-

tage de ceux qui se mêlent de le gouverner. Plus que dans aucun pays du monde, ces Français, qu'on disait vouloir être libres, sont devenus une masse gouvernable et taillable à merci et miséricorde. C'était surtout dans les déplacemens d'autorité qu'il était facile de voir combien pesaient peu les intérêts de la nation, et quelle faible part ils avaient aux différentes oscillations politiques, dont chacune augmentait les charges de l'état, en fesant naître des fonctions nouvelles, toujours plus largement salariées.

Des places furent offertes à quelques hommes qui influaient sur les bandes; et l'on a vu, par la suite, des voleurs bien connus, de grands chemins, transformés en *rats de cave* de toute espèce et de tout rang. C'est du moins ce que

j'appris en Amérique, où l'on ne tarda pas à nous envoyer. En me rendant à Toulon, où notre embarquement devait avoir lieu, je revis plusieurs théâtres de mes premières excursions contre les *fuyards*, et je pus goûter ce plaisir mélancolique qu'on trouve à revenir sur les traces d'une existence passée, quelque pénible et dégoûtante qu'elle fût. Tout n'était pas terminé encore dans ces cantons si violemment agités; mais l'œuvre d'une dipersion totale s'avançait de jour en jour.

Une heureuse rencontre m'attendait à Toulon. Le jeune homme avec qui j'avais eu des conversations si intéressantes relativement aux troubles du Midi, et dont j'avais quelque peu troublé le bonheur, servait en ce temps-là sur un des

petits vaisseaux de guerre destinés naguères à protéger la côte, et qui, depuis la cessation des hostilités maritimes, poussaient leur navigation jusqu'en Italie, portant des secours à l'armée française, qui l'occupait de nouveau. Je me rappelai que sa propre famille, et celle à laquelle il devait s'allier, avaient des intérêts à Saint-Domingue, et je lui demandai ses commissions.

« Avant qu'on ne songeât à cette entreprise de sinistre augure, me répondit-il, vos offres auraient été bien volontiers accueillies, nous recevions alors d'assez bonnes nouvelles, et tout portait à croire que ma famille rentrerait enfin dans une aisance où depuis longtemps elle n'est plus. Mais cet espoir s'est évanoui, comme le soleil couchant

d'une sombre journée, alors qu'il brille à l'instant de disparaître. »

Vous ne pensez donc pas, lui dis-je, que notre présence arrange les affaires? Elle les brouillera plus que jamais, répondit-il. Je ne veux pas vous décourager; mais soyez bien certain qu'on ne parviendra point à rétablir l'ancien état des choses. — Et pensez-vous qu'on le veuille? — Enverrait-on tant de troupes, si on ne le voulait pas? Pour maintenir ce que Toussaint-Louverture a fait, il aurait suffi d'une garnison ordinaire. Mais comment souffrir qu'il existe dans un pays de France des généraux et un gouverneur qui ne soient pas blancs? comment surtout tolérer un noir qui s'est montré un grand homme, et un grand homme vraiment taillé à la ma-

nière antique? Puis, il a bien fallu prêter l'oreille aux insinuations de ces riches colons qui tenaient à l'ancienne cour par leurs filles, et l'on a cru que les nègres seraient aussi légers que les Français, que les hommes même d'autrefois, empressés d'accueillir tous les accessoires qu'on leur présente, en laissant écarter d'eux sans retour l'objet principal. Eh bien! mon cher ami, soyez persuadé qu'on ne fera rien, par deux raisons majeures : d'abord, parce qu'on voudra trop faire; ensuite, parce qu'on se présentera au nom d'une autorité, qui ne sera pas aussi facilement reconnue au-delà du tropique, qu'elle l'a été en France. Les nègres ont des traditions du roi; ils n'en ont point du premier consul; ils peuvent présenter aussi des victoires, et des victoires remportées

sur nous, remportées sur les Anglais. S'il n'y a pas là tout-à-fait de quoi les mettre en parallèle avec des soldats qui ont fait trembler l'Europe, il y a bien pourtant de quoi les rendre un peu fiers; et ces hommes, qu'on a une fois déclarés libres, ces hommes, qui ont repoussé les ennemis de la patrie française, on chercherait à les remettre sous le joug! Il est vrai que l'artifice sera sans doute appelé au secours de la force ; on voudra finasser, tromper; mais, gare que la mine soit éventée! la vengeance des noirs serait alors terrible. En un mot, on a fait beaucoup de folies à l'égard de Saint-Domingue ; on y a commis beaucoup d'horreurs : il paraît que la carrière va se rouvrir pour les unes et pour les autres.

Mon jeune et ancien ami, à part sa

façon de voir sur l'expédition de Saint-Domingue, se montrait à mes yeux nourri d'assez douces pensées, nonobstant les obstacles que les obligations du service et son éloignement des foyers domestiques pouvaient opposer à son bonheur ; mais il était saisi de longues et fréquentes préoccupations où cependant je n'apercevais rien de triste. Je lui demandai des nouvelles du vieux capitaine et de la sœur, un peu bruyante, mais bonne, de ce brave homme. Il m'en donna qui me firent plaisir. Puis, arriva un moment où son imagination paraissant tout-à-coup revenir de loin, il me dit : mais vous ne parlez pas de la nièce! Elle a pourtant plus d'une fois parlé de vous.

Je m'excusai, comme je pus, avec

un trouble assez visible ; l'idée qu'elle avait pensé à moi me rendit en un instant à tous les transports d'une passion que je ne croyais pas si forte, et dont je ne jugeais bien que par l'espèce de réveil où je fus subitement jeté. Quelques jours après, il accourut à moi tout joyeux, et me dit en se frottant les mains : Mon ami, on vient de m'accorder une permission illimitée d'aller au pays : on m'y attend avec impatience, car je me marie ; ne viendrez-vous pas à la noce ?

L'invitation était brusque, l'acceptation fut prompte. Allant se marier, il ne pouvait pas faire autrement qu'inviter quelqu'un avec qui il était lié par une amitié suffisamment éprouvée, et qu'il avait eu le bonheur de revoir au moment où il s'y attendait le moins. De

mon côté, pouvais-je penser à un refus, qui aurait rappelé mes anciennes prétentions et fait oublier que je les avais sacrifiées ? Les navires sur lesquels nous devions nous embarquer, ne devaient pas être prêts avant quinze jours, je courus faire agréer au chef du corps mon petit voyage, et nous partîmes.

CHAPITRE X.

NOCES. — TABLEAU DU BONHEUR DOMESTIQUE.

Chemin fesant, au milieu des distractions d'esprit que la jeunesse et l'amitié savent si bien rencontrer, et que le mouvement d'un voyage ramène et varie sans cesse, il me vint plus d'une réflexion qui n'avait pas le temps, il est vrai, de se rendre inquiétante. Je me demandais, mais sans insister beaucoup, si je fesais

bien d'aller ainsi revoir expressément une personne que j'avais aimée et qui ne devait être rien pour moi? En ces momens, il me semblait que cet amour était plus profond que je n'avais jamais cru, et je regardais ce voyage comme une grande imprudence; puis je me questionnais sur Auguste, je cherchais à savoir s'il n'avait pas voulu un peu jouir de son triomphe, et prendre pour trophée mon ancienne passion. Quelque honnête, quelque modeste qu'on soit, on ne se dérobe point aux succès de l'amour-propre, et sans courir bien précisément après, on ne les rejette pas quand ils se présentent.

Je pouvais, sans avoir des hommes une opinion trop mauvaise, supposer cette petite faiblesse dans mon ami; mais

il n'en était rien, et la simplicité, l'aisance avec laquelle sa fiancée me reçut, me prouvèrent qu'on n'avait pensé à moi qu'en toute sagesse, et qu'aucun obstacle dont Auguste eût eu à triompher ne s'était attaché au souvenir qu'on avait gardé de moi. Je fus un peu piqué, mais je n'en fis rien paraître. Cependant, au fond, je ne voyais pas, sans une certaine satisfaction, qu'il n'y avait aucun danger véritable à me trouver auprès de celle qui devait faire le bonheur de mon ami. J'avoue que, si je l'avais trouvée sérieuse, préoccupée, je n'aurais pas manqué de me croire le sujet infortuné de ce sérieux, de cette préoccupation, et cette idée eût été, pour mon repos du moins, plus qu'imprudente.

La tante et le vieux capitaine, son frère, me firent toutes les caresses imaginables. Celui-ci surtout paraissait, après deux années, me savoir encore gré du sacrifice dont il m'avait aidé à sentir la convenance. Il n'y avait sorte d'agrémens qu'il ne recherchât pour embellir le peu de temps dont je pouvais disposer. Sa sœur était chargée de tout ce qui avait rapport aux noces ; sa charge à lui, disait-il, était de me traiter de son mieux.

Il vit avec peine que les devoirs de mon état allaient me jeter sur cette terre de Saint-Domingue, toujours si funeste aux Européens, et qui l'était doublement alors par le climat et par la guerre.

Après le dîner, il me menait souvent à sa petite maison de campagne, située

au bord de la mer, et qu'il appelait ses petites délices. C'était en effet une position charmante, pour un marin surtout qui avait à la fois devant les yeux et ces flots qui plus d'une fois lui avaient été si cruels, et ces montagnes, cette terre que ses vœux avaient appelées avec tant d'impatience dans les jours de péril et d'ennui.

Nous étions à la fin de mai; on respirait le parfum des vignes, des oliviers en fleurs; les blés balançaient leurs épis au souffle de ce petit vent de mer, de cet *embat* si agréable dans la Méditerranée et dans la saison des chaleurs. L'image de ce bonheur tranquille, dont jouissait le vieux capitaine après une vie qui probablement fut agitée, comme l'était encore la mienne, me causait une

émotion singulière ; j'aurais presque désiré d'être vieux comme lui pour jouir d'autant de repos. Je ne m'avisais point de croire que l'absence d'une épouse pût rendre son bonheur moins parfait ; et quand il me racontait ses campagnes si multipliées et si diverses, ses chances de guerre et de commerce, je me figurais plus vivement peut-être qu'il ne l'éprouvait lui-même, le bonheur de conter tout cela sous la treille de sa chaumière, dans une belle après-dînée d'été, à cette heure de calme où la brise cesse par degrés, et où l'hirondelle voyageuse, attirée par le voisinage des eaux, trace dans un ciel pur et azuré, ses mille courbes molles et sinueuses, rasant d'une aile légère la pointe des blés encore verts, puis la cime des figuiers dont le feuillage

nouveau vient d'acquérir toute sa croissance et donne déjà toute son ombre.

Eh bien! ce même bonheur qui me fesait tant d'envie, je l'ai goûté dans toute sa douceur et avant l'âge où mon vieux capitaine le trouva qui l'attendait, pour ainsi dire, au milieu des foyers paternels. Moi, ce fut dans ces régions vers lesquelles il n'aurait pas voulu que se dirigeassent mes pas, ce fut loin, bien loin de ma patrie, que des jours de paix et d'amour me furent accordés. Mais on dirait que le calme n'est point fait pour la jeunesse, et que, par une de ces perfidies qui lui sont si communes, le sort se plaise à cacher, sous un repos anticipé, les maux prochains d'une existence qu'il trompe et séduit, pour l'accabler mieux. On dirait que le repos qui survient dans

le jeune âge, n'est que le pronostic d'une vieillesse qui viendra avant le temps.

Dans les commencemens de notre connaissance, le bon vieillard m'avait parlé quelquefois de Saint-Domingue; mais aucune idée bien distincte n'était restée dans ma mémoire; je n'avais jamais bien compris l'origine des troubles et la filiation des partis; l'enchaînement des causes perturbatrices m'avait presque échappé, soit dans le peu de récits contradictoires que j'avais lus, soit même dans les souvenirs un peu décousus dont m'avait fait part l'amitié.

Le désir d'avoir des notions plus précises m'agitait depuis quelque temps, soit qu'en ma qualité d'étranger, ma curiosité fût plus vive sur des événemens et des choses que ne devait point obs-

curcir à mes yeux le voile du patriotisme, soit qu'il fermentât dans ma tête quelque projet vague de poser une borne à mes courses, et de m'arrêter dans ce même pays où j'allais combattre, d'y fixer mes pénates, quand l'ordre et la paix s'y rétabliraient un jour.

Il y avait tant de franchise dans les opinions du vieux marin, sa manière de voir était en tout si désintéressée, on trouvait dans son esprit si peu de ces préjugés de navigateur et de commerçant, que je ne pouvais pas remonter à une source plus pure : elle était en même temps assez abondante, car il s'était trouvé sur les lieux à l'époque des plus grands malheurs; et, dans les jours de prospérité, il avait pu pressentir ce que la destinée tenait en réserve.

J'avais le soin, en rentrant à la maison, de noter ce que j'avais appris de plus important, et j'ai pu, par ce moyen, donner une forme à des récits souvent interrompus et repris, dans ces soirées délicieuses où Auguste et sa compagne venaient souvent déconcerter nos mesures de solitude, et jeter, au milieu de nos graves entretiens, les tendres folies, les innocentes agaceries, les transports d'un bonheur qui ne se contient guères dans cette première période d'hymen si justement appelée la lune de miel. Voici donc à peu près ce que m'apprit le vieux capitaine.

CHAPITRE XI.

CE QU'ÉTAIT SAINT-DOMINGUE AVANT LA RÉVOLUTION. — NAISSANCE DES PARTIS. — INCONSÉQUENCES DES BLANCS.

AVANT la révolution, et malgré l'ouvrage de Raynal qu'on trouvait dans les mains de tous les colons possédant quelques livres, les blancs se refusaient à l'idée de croire qu'un noir fût un homme. Il leur arrivait si souvent d'échanger un

individu africain contre un cheval, un mulet ou un âne, qu'ils ne voyaient dans toute la race noire que des bêtes de somme.

Passe encore pour ne leur épargner, à ce titre, ni le travail, ni les châtimens! Mais ces cruautés inouïes et parfaitement inutiles que jamais le plus féroce charretier n'exerça sur ses bêtes! Mais cet usage infâme des juges qui, dans le tort fait à un esclave, ne considéraient que la diminution de son prix! . . . . . A voir combien peu de maîtres étaient susceptibles de compassion, et soigneux de leurs esclaves, par charité, non par avarice, on a peine à comprendre que ces malheureux noirs aient si long-temps attendu le jour de la vengeance.

Pour les plus sages colons et les sim-

ples administrateurs, ce jour fatal néanmoins ne cessa jamais d'apparaître dans le lointain comme l'un de ces astres sanglans où les peuples lisent avec tant d'effroi des menaces de mort et de carnage. Le *Code noir,* ce recueil de lois qui donnaient aux nègres certaines garanties, bien faibles et bien peu respectées, ne fut inspiré que par les appréhensions d'un réveil plus ou moins tardif.

D'après ce code, un noir qui frappait un blanc était passible de la peine capitale ; l'esclave qui volait quelques petits pois ou d'autres légumes, était fouetté de la main du bourreau, et marqué de la fleur de lis. L'article seize portait que les esclaves noirs qui s'attrouperaient, sous prétexte de noces, ou autrement, encourraient une punition corporelle

qui ne pourrait être moindre que le fouet et la marque ; la récidive pouvait être punie de mort, à la discrétion des juges. On n'empêchait pas néanmoins les réunions joyeuses ; mais l'article seize était constamment suspendu, par un fil, sur la tête des pauvres nègres en goguettes, comme le fut une seule fois, dans un festin, l'épée de Damoclès.

Avouons aussi que dans les possessions hollandaises et anglaises, les Africains sont beaucoup plus maltraités encore qu'ils ne le furent jamais à Saint-Domingue. Donner, par exemple, un coup de baguette sur un tambour, est, à la Jamaïque, de la part d'un nègre, un crime punissable de mort sur-le-champ. Les précautions cruelles n'allaient pas si loin chez les Français, un peu moins

prévoyans, en toutes choses, que leurs voisins; mais la plus grande, la plus funeste de toutes nos imprévoyances, fut la révolution. Elle trouva, dans les riches planteurs, un désir secret d'indépendance, que suscitait en eux depuis long-temps l'esprit toujours un peu despotique et tracassier d'une administration, par qui leurs habitudes hautaines se sentaient à chaque instant froissées; la colonie leur paraissait désormais en état de se suffire à elle-même, et ils ne voyaient plus dans les lois et réglemens donnés par la métropole, que des moyens divers d'appesantir un joug plus intolérable chaque jour pour cet orgueil colonial, qui croissait incessamment avec de nouvelles richesses. Dans les classes moins orgueilleuses, mais non pas moins agitées, la révolution fut accueillie avec

un enthousiasme qui tenait du délire. Les sentimens qui affectent la métropole, s'exagèrent toujours dans les établissemens lointains ; ici l'exagération entraîna subitement à des inconséquences extrêmes.

Mais ni cette exagération, ni ces inconséquences n'étaient contraires à l'ordre naturel des choses ; et quand on réfléchira mûrement à ce qui s'est passé dans cette colonie malheureuse, l'esprit le plus juste accueillera cette pensée qui vient toujours au sage, après qu'il s'est mis en contemplation devant les événemens de ce monde : *Il était impossible que ce qui est arrivé fût autrement.*

En effet, quelles ne devaient pas être les secousses de l'ambition, les tortures de l'envie dans cette belle cité du Cap,

où des fortunes si grandes et si rapides frappaient à chaque instant les regards du marchand qui commençait la sienne, de l'aventurier débarqué la veille! Comment ceux pour qui de favorables chances tendaient trop à venir, et qui se traînaient dans la classe des petits blancs, devaient-ils voir leurs riches voisins si arrogans et si hauts parce qu'ils étaient sucriers, et que leur père ou leur aïeul avait échangé, dans un meilleur temps, sa casaque d'*engagé*, ou même d'échappé des bagnes, contre un habit tout cousu d'or? Par droits d'héritage et par alliances, de grandes possessions avaient passé en des mains moins ignobles; mais l'insupportable orgueil des riches, la ligne profonde de démarcation qu'ils avaient tirée entr'eux et les autres blancs, maintenaient des souvenirs hos-

tiles qui devinrent des représailles aussitôt que l'égalité fut proclamée.

Ainsi, bien plus qu'au Port-au-Prince et dans les autres villes inférieures, les cris de la révolution qui s'était faite en France trouvèrent au Cap de longs et retentissans échos. Au Cap, il y avait plus de richesses, plus de luxe, moins de mœurs, plus enfin de tous ces excès qu'une circulation immodérée d'argent fait naître au sein des agrégations humaines.

Mais si le blanc, qui ne vendait encore que du tafia et des chandelles, était devenu l'égal de l'habitant qui pouvait charger des navires rien qu'avec ses produits, fallait-il que le noir et le mulâtre libres, ayant aussi des habitations ou un commerce, intervinssent dans

cette égalité? Cela ne se pouvait pas, cela était contraire à toutes les idées reçues ; et l'aristocratie des couleurs survécut à l'aristocratie du sucre.

Les hommes de couleur libres réclamèrent ; les blancs les plus *patriotes* s'opposèrent à leur vœu. Mais, à Paris, la révolution était en ce temps-là conséquente ; les hommes de couleur libres finirent par y gagner leur cause, et furent appelés, en concurrence avec les blancs, à l'exercice de tous les droits civils et politiques.

Cependant, par des assemblées solennellement tenues à Saint-Marc, au Port-au-Prince et au Cap ; par les démarches faites auprès de l'assemblée nationale de France ; par l'existence à Paris de deux sociétés rivales, les amis

des noirs et le club Massiac, l'aigreur des esprits s'était incessamment accrue, et les germes de haine avaient acquis une malignité singulière; la vieille jalousie qui existait entre le Port-au-Prince, chef-lieu du gouvernement, et le Cap, cité bien plus riche et plus puissante, avait en se rallumant multiplié les brandons de discorde.

Les agens du roi montraient alors dans leurs actes, cette couleur mixte que prend toujours une administration quand elle se trouve en quelque sorte plongée au milieu de circonstances fortes, mais diverses et contraires. Ils durent regarder les blancs révolutionnaires comme des ennemis, et se montrèrent peu fâchés des humiliations que la révolte des nègres réservait à ces bizarres patriotes, qui ne

voulaient que pour eux la liberté et l'égalité; d'autre part, les riches planteurs avaient laissé entrevoir le dessein de rendre la colonie indépendante, sous la protection de l'Angleterre. Des émissaires étaient partis à cet effet pour la Jamaïque, et même pour Londres : les agens du roi ne pouvaient pas être bien favorables non plus à cette faction peu française.

Quand les nègres esclaves se révoltèrent et le firent au nom du roi, les membres de l'administration, les chefs militaires surtout, ne virent point avec déplaisir flotter de nouveau la couleur des lis, bien qu'au sein des bandes noires; et, il faut l'avouer, on ne prit pas des mesures efficaces pour arrêter l'insurrection.

Mais comment le nom du roi put-il ainsi retentir au milieu des cris de fureur? Cela s'explique par le respect naturel qu'éprouvent des esclaves pour celui qui commande à leur tyran même, et qui, par conséquent, apparaît à leurs yeux comme un être supérieur à tous. Le peu de justice qu'on rendait aux nègres, le peu de bien qu'ils recevaient, leur venait toujours de la part du roi. Ils ne voyaient que lui en France; la forme de gouvernement introduite par la révolution n'était pas comprise encore par eux, et ne pouvait pas l'être; il n'y a rien qui tienne aux idées républicaines en Afrique.

D'ailleurs, trouvant peu de respect pour le roi au fond de tous ces propos qu'ils entendaient tenir sur la révolution

de France, et demandant ce que les plus chauds patriotes ne voulaient point qu'on leur accordât, ils durent mêler leur cause à une sorte d'opposition, et relever les lis par cela même que leurs ennemis, qui paraissaient l'être en même temps du prince, avaient arboré les trois couleurs.

Au reste, dans cet attachement des noirs pour le monarque de France, comme dans leur vénération pour les prêtres, il faut reconnaître la vérité de cette observation : que les hommes aiment naturellement à obéir, et qu'il n'y a que manière de commander; car ni les rois, ni l'Église ne s'opposaient à la servitude. On lit, dans les édits de Louis XIII et de Louis XIV : « Nous établissons l'esclavage des nègres en loi,

d'après les conseils des prêtres les plus pieux, qui ont décidé que le meilleur moyen de convertir les nègres à la vraie religion, était de les rendre esclaves. » Mais les ecclésiastiques ne se contentaient pas de ce motif; ils trouvaient que l'esclavage servait aussi à produire du café et du sucre. Les jésuites, les capucins, les pères blancs ou dominicains possédaient dans nos colonies un grand nombre d'esclaves qui, par un zèle de communauté, plus que de religion, étaient traités avec une barbarie excessive.

Mais cette révolte fut-elle bien spontanée?... Le sang avait déjà coulé dans la querelle des hommes de couleur libres. L'insurrection du mulâtre Ogé, au mois d'octobre 1790, avait montré ce qu'on

pouvait faire, et son supplice, au lieu de calme, avait amené une irritation nouvelle. Toutefois on ne peut refuser d'admettre qu'il y eut des instigateurs. Est-ce l'Angleterre qui les envoya? On l'a dit; mais cette opinion n'est pas soutenable : les Anglais prennent trop de précautions à la Jamaïque, pour qu'ils aient eu la pensée d'établir aux portes de cette colonie un foyer de révolte.

Le soupçon a plané aussi sur le gouverneur; il fut question, dans le temps, de fausses lettres ministérielles, timbrées de France et directement adressées à l'un des chefs de l'insurrection du Nord; on lui mandait que le roi, content de ses services, lui fesait passer, comme une marque de satisfaction, le cordon rouge et un brevet de lieutenant-général. L'Es-

pagne envoya réellement des décorations à Jean-François et à Biassou. Le premier se parait d'un cordon rouge et prenait le titre de lieutenant-général des armées du roi dans ses allocutions aux nègres qui le suivaient; il les appelait expressément gens du roi, et ceux-ci, vis-à-vis des blancs et entr'eux, ne se donnaient pas d'autre qualification. On a intercepté, dit-on, d'autres missives dans lesquelles Biassou était prévenu que tel jour, à telle heure, une colonne de blancs, composée seulement de *bourgeois* du Cap, ferait une sortie dans la plaine; les noirs laissaient, en conséquence, la malheureuse colonne s'avancer jusqu'à un endroit convenu, et les mesures étaient si bien prises, que sa déroute leur procurait des caissons remplis de munitions de guerre, des chariots

chargés de vivres et d'armes ; en outre, des officiers de la ligne ont été vus auprès des généraux noirs ; mais il est difficile de croire que le gouverneur ait préparé, ait fomenté lui-même la révolte, quelque plaisir qu'il pût prendre d'ailleurs à revoir le drapeau blanc et à entendre proclamer le nom du roi ; quelqu'envie qu'il eût de ne pas reconnaître les agens de l'assemblée nationale, de les repousser de l'île par la force.

Si des trois mots sacramentels de l'époque, *la nation, la loi et le roi*, le dernier fut seul conservé sur les murs de la salle où se tenait au Cap l'assemblée coloniale dont le gouverneur était l'âme, est-ce une raison pour croire que les riches colons et leur président eussent les mêmes vues que les noirs de la

plaine qui invoquaient aussi le pouvoir unique du prince? Mais les membres de cette assemblée arborèrent un jour la cocarde noire ; c'est que les riches planteurs, avec moins de nationalité, sans doute, que les blancs des autres classes, étaient plus conséquens, et se tournaient vers l'Angleterre, puisque la France ne voulait pas les secourir. Mais ces armes, mais ces munitions? Les noirs pouvaient-ils en manquer, du moment qu'ils avaient acquis de l'or, de la vaisselle plate, des bijoux de toute espèce, fruits de leur pillage soudain? Pas plus que la colonie n'était dépourvue d'intrigans et de fripons.

On peut même accorder que des officiers, soit Français, soit Irlandais, ont, sur ce point, forfait à l'honneur; car peu

de moyens de s'enrichir paraissent illégitimes dans les colonies ; la connivence du gouverneur avec les rebelles n'en reste pas moins plus que problématique.

D'ailleurs, la société des amis des noirs entretenait des agens à Saint-Domingue ; veut-on que ces agens fussent tous aussi purs que les philanthropes, gens de plume et non de ressources, avec lesquels ils correspondaient ? Et quand la philosophie de ceux-ci n'allait pas jusqu'à prévoir les suites funestes de leurs prédications, pense-t-on que les autres aient eu assez de vertu pour dédaigner, en se mêlant d'intrigues, celles qui pouvaient procurer de l'or, et cela dans un pays dont on ne prend la route que pour en chercher.

Ces agens, mêlés aux autres révolutionnaires, avaient toute facilité pour trahir les *bourgeois* qui sortaient dans la plaine, et recevoir le prix de leurs trahisons. Ainsi rien n'empêche de croire que la révolte des nègres fut importée de France où elle avait été conçue sous le nom d'émancipation, et au milieu de ces beaux rêves que devait suivre le plus épouvantable réveil.

La sagesse conseillait une émancipation progressive; quelques hommes la voulurent subite, et certes, pour se précipiter en des folies de tout genre, les Français ont bien fait voir qu'ils pouvaient se passer d'impulsion étrangère. Véritables papillons, qu'on place devant

eux la moindre chandelle, ils viendront s'y brûler ; s'en éclairer seulement serait trop peu.

CHAPITRE XII.

PREMIÈRE INSURRECTION DES NOIRS. — ELLE FUT LA SUITE DES INCONSÉQUENCES ET DES FOLIES DES BLANCS.

La révolte des noirs éclata dans la plaine du Cap, parce que là était rassemblée une plus grande quantité d'esclaves ; c'était le plus beau sol de la colonie. Les petits blancs, les hommes de couleur libres n'y possédaient presque

rien ; cette classe était reléguée dans les Mornes, où elle se livrait à la culture du cafier ; un petit nombre s'occupait de jardinage dans les champs les plus voisins de la ville. Tel grand atelier de la plaine aurait pu fournir assez d'hommes pour un régiment. Les plus méchantes races de noirs étaient employées à la culture des cannes, à la fabrication du sucre ; ce travail est le plus rude qu'on puisse imposer aux esclaves ; il sert même quelquefois de punition. Depuis quelques années, les races méchantes, mais vigoureuses, avaient été importées en plus grande abondance ; on comptait sur une discipline plus forte et plus cruelle, pour en tirer parti.

Ainsi les atrocités exercées au nom des blancs avaient augmenté, en même

temps que le nombre des noirs, capables d'affreux projets de vengeance. Les noirs d'une même race ont la facilité de conspirer sous les yeux de leurs maîtres, en employant leur idiome africain. A différentes époques, on avait découvert des conspirations isolées ; quelquefois des ateliers entiers s'étaient soulevés et avaient massacré leurs maîtres. L'habitude de conspirer existait donc parmi les noirs, et la facilité de transmettre une pensée hostile à des ateliers qui se touchaient, ne favorisa que trop l'insurrection.

Cette pensée hostile fut un serment d'égorger toute la population blanche du pays, sans distinction d'âge ni de sexe. Il fut prononcé au Morne rouge, la nuit, et pendant une horrible tempête,

par des Africains libres ou esclaves que le supplice d'Ogé avait remplis d'indignation et de rage ; mais les races moins inhumaines, et surtout les nègres créoles, ne prirent part aux massacres qu'avec répugnance.

Les races, qu'on pourrait appeler sanguinaires, s'exposant davantage, et se livrant avec plus de fureur à des excès de tout genre, durent faire de plus grandes pertes ; ce qui augmenta par la suite l'influence des créoles, qui déjà en exerçaient beaucoup, soit par une connaissance plus parfaite des localités, soit par une affiliation plus intime de leur esprit avec les usages et les arts de l'Europe.

Si tous les noirs eussent été méchans, aucun blanc trouvé en dehors des villes

un peu défendables, n'aurait échappé dans toute l'étendue de la colonie; mais l'insurrection de la plaine n'atteignit que partiellement les Mornes. Dans les autres parties de l'île, on vécut en trouble et en agitation, sans éprouver toutefois de grandes insultes; même au voisinage de l'incendie, des familles blanches furent épargnées : on a observé qu'elles durent principalement leur salut à des femmes qui, venues d'Europe, s'étaient montrées plus sensibles aux maux de l'esclavage, et, par des manières moins dédaigneuses, avaient su tempérer l'âpreté de caractère et les habitudes tyranniques, déplorable partage des habitans du pays.

Alors et depuis, des ateliers ont suivi librement leurs maîtres dans les États-

Unis d'Amérique, à l'île de Cuba, à celle de Puerto-Rico.

Je ne parlerai point de tous les désordres qui suivirent l'insurrection de la plaine du Cap, désordres coïncidant presque toujours avec l'arrivée de nouveaux commissaires français, qui avaient à faire exécuter des lois dont les blancs ne voulaient pas.

Dans l'origine, si les vœux des hommes de couleur eussent été exaucés, la révolte des esclaves n'aurait peut-être pas eu lieu, car les hommes de couleur libres avaient des esclaves aussi, et devaient naturellement s'opposer à une émancipation improvisée et désastreuse; mais loin de reconnaître des droits à quiconque n'était pas blanc, on le repoussait avec plus de fureur que jamais de toute coopéra-

tion à la chose publique, dans un temps où chacun voulait s'en mêler.

Au commencement des troubles, un nègre, nommé Lacombe, avait été pendu au Cap, pour avoir réclamé, dans une pétition, *les Droits de l'homme*. Un vénérable vieillard, Ferrand de Bandière, homme de couleur, ayant rédigé, en faveur des noirs libres, une pétition respectueuse, fut mis à mort, et sa tête portée en triomphe au bout d'une pique tint lieu de réponse. Dans le temps même que Biassou était aux portes du Cap, on massacrait, dans cette ville, des mulâtres et des nègres libres; on les enfermait dans une église où la populace blanche voulait mettre le feu pour les brûler vivans, et d'où ils ne furent tirés

qu'à la voix des magistrats accourus avec les troupes de la garnison.

La commune de la Croix-des-Bouquets, dans l'Ouest, avait transigé avec les mulâtres. L'assemblée coloniale cassa cet acte, et les insurgés de la colonie tout entière, poussés à bout, se portèrent, sur tous les points, aux plus grandes violences. Alors l'irritation fut extrême des deux côtés. Des blancs devenaient même *aristocrates* aux yeux des colons, et étaient poursuivis comme tels, pour peu qu'ils se montrassent favorables à l'égalité de droits entre tous les hommes libres. Etrange renversement d'idées, qui ne doit pourtant pas surprendre dans ce choc violent d'intérêts, dans cette guerre à mort entre des souvenirs et des espérances!

Cependant la ville du Port-au-Prince est en proie aux flammes, et veut-on savoir à quelle occasion ? Un blanc a prétendu qu'un nègre, en passant près de lui, l'a heurté avec le coude : la populace blanche s'est emparée de ce malheureux, et l'a pendu à un arbre. C'était une imitation des pendaisons de France ; mais celle-ci ne fut pas suivie de ce calme honteux, que la postérité indignée reprochera sans doute à certaines villes du Midi. On ne pouvait pas prétendre que des noirs fussent aussi endurans que nous. Ils se vengèrent : on leur résista ; et tandis que le sang coulait à flots dans les rues, les torches de l'incendie furent appliquées aux quatre coins de la ville.

CHAPITRE XIII.

FAIBLESSE DES BLANCS. — SUPÉRIORITÉ RELATIVE DES HOMMES DE COULEUR LIBRES. — SUPÉRIORITÉ ABSOLUE DES NOIRS INSURGÉS.

Il était impossible que les blancs sortissent vainqueurs de la double lutte où ils se trouvaient engagés. Suivant des états dressés en 1789, le nombre des esclaves s'élevait à cinq cent neuf mille six cent quarante-deux, et celui des hommes de couleur libres, à une quaran-

taine de mille. La population blanche ne se composait que d'environ cinquante mille individus. Or, à chaque nouveau désastre, et même en supposant que le nombre des morts fût compensé de part et d'autre, la force des blancs diminuait par de nouvelles émigrations dans les colonies étrangères.

D'ailleurs, une petite partie de ces blancs devait être regardée comme capable de résolution, tandis que les hommes de couleur, élevés avec moins de mollesse, étaient presque tous en état d'agir dans leur cause, et n'hésitaient quelquefois que par la crainte d'inspirer trop d'audace à leurs esclaves ; mais les outrages qu'ils recevaient chaque jour de leurs orgueilleux ennemis, avaient tellement ulcéré leur âme, que la seule barrière

par laquelle ils pussent être arrêtés encore, devenait incessamment plus faible.

Il faut considérer aussi que, parmi les blancs restés dans la colonie, il s'en trouvait beaucoup qui n'avaient rien à perdre, et qui, regardant les commissaires comme les agens d'une révolution toujours plus violente et plus impérative dans la métropole, étaient prêts à leur prêter main forte pour la mise à exécution des décrets, qu'à tort ou à droit, on lançait en France.

Les aventuriers, dont le sort était devenu extrêmement précaire, depuis que la population blanche, concentrée dans les villes, n'avait plus guères d'emplois à leur donner, apportaient de France, avec des sentimens de haine contre les

riches, en général, des dispositions à respecter les ordres d'un parti qu'ils avaient laissé, à leur départ, si puissant et si terrible. Parmi eux commençaient à se mêler une foule d'étrangers, et surtout des Suisses qui, semblables aux oiseaux de proie, accouraient au bruit du désordre et du pillage. Quelques-uns de leurs compatriotes, moins téméraires, se fesaient adjuger, en France, à vil prix, le mobilier des émigrés; pour eux, ils venaient à Saint-Domingue épier l'occasion d'acquérir, par les mains sanglantes des noirs, le mobilier des colons.

Les soldats n'étaient pas très-nombreux, et il venait de s'en faire une grande consommation dans une affaire malheureuse qui avait eu lieu aux *Platons* ou défilés contre l'armée de Bias-

sou, qui descendait à volonté dans la plaine, et avait été plusieurs fois sur le point d'emporter la ville qu'il se proposait, disait-on, d'incendier.

Cependant l'infortuné Louis XVI avait péri ; un club s'était établi au Cap. Santonax et Polverel, commissaires de la république, avaient choisi cette importante ville pour y faire leur résidence. La protection ouverte qu'ils accordaient aux hommes de couleur, et qu'ils ne pouvaient pas leur refuser, irritait toujours plus les blancs.

Il y avait en ce moment en rade une forte division de vaisseaux de guerre. Des communications amicales, fortifiées chaque jour par des présens et des parties de plaisir s'établirent entre les équipages et les colons. Ces rapports

parurent enfin tellement suspects aux commissaires, qu'ils se virent dans la nécessité de consigner les marins à leur bord, mesure qui n'eut aucun succès. Les marins, après avoir inutilement envoyé des députations aux commissaires pour faire lever la consigne, se rendirent en armes au gouvernement, et obtinrent, par leurs menaces, la liberté de communiquer de nouveau, c'est-à-dire, de conspirer avec les blancs.

On devait s'emparer de vive force des commissaires, et livrer bataille aux mulâtres, pour les forcer à rentrer dans la situation politique où ils étaient avant les troubles. Pour donner une apparence de raison à ce projet, on répandit parmi les marins que, non contens d'avoir part aux mêmes droits civiques, les

mulâtres prétendaient de plus que les blancs eussent pour eux à leur tour du respect et de la soumission.

CHAPITRE XIV.

INCENDIE DU CAP.

Le 20 juin (1793) au matin, les vaisseaux de guerre s'étant approchés de la ville, s'embossèrent; puis les marins se précipitèrent dans les chaloupes et débarquèrent aux cris de *vive la nation, vive la république*. Mais ils ne virent point arriver au milieu d'eux les habitans qui avaient provoqué leur révolte, et qui

se tinrent renfermés dans leurs maisons. Les troupes de ligne restèrent fidèles aux postes qu'on leur avait confiés, et tandis qu'une partie des mulâtres défendait les approches du gouvernement, les autres attendaient de pied ferme au Champ-de-Mars ces malheureux marins, qui, pour premier exploit d'une époque où les lauriers devaient être généralement pour eux une parure prohibée, furent complétement battus par une milice que, certainement, ils avaient méprisée avant de l'attaquer.

Le lendemain matin, ils débarquèrent de l'artillerie; on se battit dans les rues, dans les maisons, avec un acharnement extrême. La troupe de ligne, qui, la veille, avait fait peu de chose, prit une part active à cette seconde affaire. Les

matelots, gorgés de liqueurs fortes, et furieux de ne pouvoir pénétrer plus avant, se livrèrent au pillage, et tout porte à croire que les flammes de l'incendie furent allumées par eux dans quelques-uns des magasins qu'ils venaient d'enfoncer, et d'où les chassaient les soldats de ligne et les mulâtres vainqueurs. Un grand vent de nord ne rendit que trop rapides les progrès de l'incendie, que les marins, retournés sur leurs vaisseaux, purent contempler dans toute son horreur, avec ses torrens d'huile, de spiritueux et de goudrons enflammés, qui ressemblaient aux laves brûlantes d'un volcan, et cette immense gerbe qui retombait en pluie de feu dans la campagne où les noirs s'étonnaient d'un désastre qui n'avait pas été leur ouvrage, tandis que les blancs ne pouvaient

pas même se flatter d'y trouver un refuge, car elle était occupée par leurs ennemis.

Sept jours après, les vaisseaux de guerre, jusqu'alors contrariés par les vents, purent mettre à la voile, emmenant sur leur bord les colons qui s'y étaient réfugiés, et dont les derniers adieux à cette belle ville du Cap, qui n'était plus qu'un tas de décombres et de cendres, durent être bien tristes! D'autres passèrent aux États-Unis sur des bâtimens français de commerce ou sur des navires américains, dont les capitaines ne songèrent que trop, pour la plupart, à tirer parti d'un grand malheur.

CHAPITRE XV.

L'ANGLETERRE INTERVIENT. — LA CONVENTION NATIONALE PROCLAME ENFIN LA LIBERTÉ DES NOIRS. — ILS S'EN MONTRENT DIGNES DU MOMENT QU'ELLE N'EST PLUS CONTESTÉE.

QUELQUES-UNS de ces planteurs, pour qui le secours de la marine française avait été si funeste, osèrent adresser de nouvelles sollicitations à l'Angleterre; et cette fois on les écouta, parce qu'a-

près le désastre du Port-au-Prince, la défaite des blancs aux *Platons*, et l'incendie du Cap, le moment parut opportun. Le premier débarquement de troupes anglaises eut lieu au Môle, à la Grande-Anse et à Jérémie; là, tout était préparé pour les recevoir. En même temps des émissaires fournissaient des armes aux noirs de la plaine du Cap, et les excitaient à se rendre tout-à-fait indépendans de la France, tandis que par un accord passé au Môle avec les colons conspirateurs, les Anglais s'engageaient à maintenir l'esclavage dans la colonie. Dans cet état de choses, un grand coup fut frappé; la liberté des nègres, cette conséquence naturelle de la révolution française, fut enfin proclamée par la convention nationale le 4 février 1794, un an après le meurtre du roi, et cinq ans

depuis que les révolutionnaires jouissaient de leur liberté ; ce n'est donc pas cet affranchissement formel qui perdit la colonie, puisque la révolte de Biassou avait éclaté le 27 août 1791 ; mais bien cette contradiction choquante et perturbatrice qui se trouva dès l'origine entre les habitudes coloniales et les principes de 1789, que des propriétaires d'esclaves n'avaient pas craint d'adopter avec fureur.

L'acte du 4 février fit au contraire cesser en partie le vagabondage qui durait depuis long-temps, et qui s'était propagé dans le plus grand nombre des quartiers. Des mesures coërcitives furent alors adoptées ; une gendarmerie noire, fut établie ; tout nègre qui ne portait pas les armes ou n'exerçait pas de métier fut

attaché à la culture ; des punitions rigoureuses commencèrent à frapper les délinquans et les officiers de police qui ne fesaient pas leur devoir. Un taux raisonnable fut fixé pour les journées de travail ; en quelques endroits, les fruits furent partagés entre le propriétaire et la masse des ouvriers exploitans, devenue ainsi une association de métayers ou colons partiaires. Ce nouvel ordre de choses, dû aux soins des commissaires, secondés par les hommes de couleur libres et par les nègres créoles, ne promettait pas, il est vrai, de grandes fortunes aux planteurs ; mais, en fesant circuler l'argent parmi les nègres, il aurait éveillé chez eux les besoins du luxe, et donné peut-être un essor plus vaste au commerce. Au lieu d'un nombre borné de consommateurs blancs qui, gé-

néralement payaient fort mal, on aurait eu à vêtir, d'une manière plus ou moins distinguée, tous les individus vivant sur le sol de la colonie, et les quatre aunes de toile par année que le maître devait fournir à son esclave, d'après le Code Noir, ne seraient pas restés le *maximum* de la dépense en habits, que cinq cent mille nègres, devenus libres, auraient faite.

Les choses marchaient tellement vers l'ordre, que les Anglais, toujours plus remplis de confiance, débarquèrent, cette même année, des forces très-considérables, pour s'emparer définitivement d'une colonie qu'ils eussent dédaignée, si elle n'avait offert que des cendres sans espoir de produits.

Mais, quelque formidable que fût leur

armement, et sans doute il l'était par le nombre des soldats et le matériel, les Anglais, secondés en ceci par les colons, firent jouer toutes sortes d'intrigues au sein de la population noire, qu'ils savaient être à la fois crédule et méfiante. On réussit à faire, de quelques bandes africaines, une sorte de Vendée, combattant pour l'infortuné Louis XVI, qui n'était plus, et qui, tout en gémissant comme homme sur les maux de l'esclavage, n'aurait probablement jamais songé à l'abolir. D'un autre côté, les mulâtres qui avaient voulu avec tant d'obstination devenir les égaux des blancs, ne voulaient point l'être des noirs affranchis, et servaient avec mollesse la cause de la république.

CHAPITRE XVI.

TOUSSAINT-LOUVERTURE BAT LES ANGLAIS, SOUMET LES HOMMES DE COULEUR. — SES GRANDES QUALITÉS.

Mais un homme s'était élevé dans la race des noirs, qui, à des talens militaires peu communs, joignait ces qualités morales, source d'ascendant et de force pour les chefs qui en sont doués. Toussaint-Louverture comprit tout de

suite que les soldats de l'Angleterre n'apportaient point la liberté aux noirs. Il se rallia de bonne foi aux commissaires, concourut puissamment à effacer les dissidences malheureuses auxquelles un grand nombre de chefs se laissaient entraîner, et fut un des généraux qui, sous les couleurs françaises, firent le plus de mal aux troupes britanniques, dont la prise du Port-au-Prince, où elles s'étaient frayé un passage en fesant massacrer les blancs par les nègres, avait été le dernier exploit.

De ces deux fléaux qui affligeaient Saint-Domingue, la présence des Anglais, d'une part, et de l'autre les prétentions de quelques chefs noirs à une indépendance qui, à cette époque, les aurait livrés à l'Angleterre, et, par con-

séquent, rejetés dans l'esclavage, le premier fut dissipé par la fièvre jaune, et le second, par la bataille du Morne-Vallière, dont le résultat fut l'entière soumission des noirs qui s'étaient insurgés contre la république.

Jamais la fièvre jaune ne produisit plus de ravages que sur les troupes anglaises débarquées à Saint-Domingue.

Cependant, au départ des Anglais, les troupes françaises se trouvaient en trop petit nombre. Les germes de discorde semés par la politique de Pitt et par les intrigues des colons, repoussèrent avec vigueur, et, il faut l'avouer, à mesure que les formes républicaines sont devenues en France moins austères, le dessein de remettre les noirs sous le joug a paru d'une évidence chaque jour

moins douteuse. Une première expédition, aux ordres du général Rochambeau, et qui se trouva insuffisante pour mettre la main à l'œuvre, n'avait pas eu d'autre but.

Tant de projets avortés ne décourageaient pas les colons, il est vrai; on leur doit cet éloge, qu'ils ont montré autant d'obstination qu'un père de famille plaidant pour son patrimoine qu'on lui voudrait enlever; mais la constance des noirs n'était pas moindre. Chaque indice nouveau des intentions de leurs anciens maîtres fortifiait leur cause du besoin toujours mieux senti de s'unir pour leur résister. Heureuses les agrégations qui, lorsqu'elles éprouvent ce besoin, trouvent au milieu d'elles le centre autour duquel elles peuvent se rallier!

Les planteurs avaient tant fait par leurs intrigues, et Toussaint avait tellement accru ses titres à la confiance de ses frères, qu'il était devenu le centre désirable autour duquel se groupaient plus de vingt races diverses, la plupart antipathiques, et, ce qui n'est pas moins merveilleux, des mulâtres et des noirs, dont l'aversion mutuelle est connue de tous ceux qui ont fréquenté les colonies.

« On dit, ajoutait le vieux capitaine, que Toussaint-Louverture a près de cinquante mille hommes sous ses ordres. Ils sont disciplinés autant que des insurgés peuvent l'être. La police des campagnes et des villes est très-sévère, et, par un contraste singulier avec ce qu'on voit en France, les devoirs religieux sont rigou-

reusement prescrits et marchent plutôt avant qu'après les devoirs de citoyen. Ce grand homme a compris que c'est par la religion plus que par des lois placardées ou publiées à son de trompe qu'on pouvait inspirer des sentimens d'ordre et de justice à un peuple naissant. Je vois avec peine, disait aussi mon narrateur, qu'on vous envoie faire la guerre à des hommes qui m'ont l'air de vouloir garder leur liberté, mieux que nous n'avons su, je ne dis pas conserver, mais trouver la nôtre. Certainement, le premier consul n'a pas pris cette détermination de son propre mouvement; il a cédé aux suggestions de quelques riches colons; d'autres suggestions viendront qui auront rapport, non plus aux noirs, mais aux blancs de France et d'Europe, et celles-là seront également écoutées;

car dans cet homme, qui a de si grandes qualités, on a remarqué déjà une propension malheureuse à rechercher les conseils de tout ce qui fut quelque chose autrefois, oubliant mal à propos que de toutes ces grandeurs déchues, il en est peu qui ne se soient précipitées d'elles-mêmes et par leurs propres fautes. »

CHAPITRE XVII.

DÉPART POUR SAINT-DOMINGUE.

Il me fallut quitter bientôt mes amis. Les adieux furent tristes. Je ne comptais plus revoir d'aimables gens qui avaient su comprendre les peines de l'exil, et qui les avait adoucies en moi avec tant de délicatesse. Maintenant cet exil allait être bien plus lointain ; un intervalle

immense allait bientôt me séparer des dernières plages européennes. Certainement mes amis croyaient que je ne reviendrais plus. Quelques larmes, que je surpris dans les yeux d'Auguste, lorsqu'il tendit ses bras pour m'embrasser, m'indiquèrent que telle était leur pensée. Hélas ! je devais revoir Auguste, mais malheureux et jeté par la fortune dans ces mêmes climats, dont, en ce moment, il craignait pour moi la fatale influence, et où il devait succomber lui-même à la fleur de ses ans !

Le détachement dont je fesais partie fut embarqué sur le transport *les deux Amis*. Je ne fus pas trop maltraité par la navigation, quoique les mauvais temps nous eussent assaillis les premiers jours, et que l'encombrement du navire ajou-

tât au malaise de ceux qui passaient la mer pour la première fois. Le commandant de la troupe souffrait horriblement; et cet homme qui, sur les champs de bataille, s'était montré aussi brave qu'un autre, donna bientôt un exemple singulier d'insubordination. Soit qu'il ne se crût pas la force de supporter plus longtemps le mal de mer, qui revenait pour lui toutes les fois que les vagues éprouvaient quelqu'agitation un peu forte, soit qu'il fût frappé de l'idée qu'on nous sacrifiait comme étrangers, et que nous étions menés à la boucherie, il força le capitaine du navire à le débarquer sur la terre d'Afrique. Nous étions alors devant Ceuta. Venant après lui par mon grade, je lui fis quelques représentations; il ne voulut rien écouter: sa tête paraissait perdue. J'ignore ce qu'il sera

devenu, et s'il demanda l'hospitalité aux Espagnols de Ceuta ou aux Maures. Son exemple était à redouter. Heureusement je profitai de quelques bizarreries assez connues de son caractère pour faire croire aux soldats qu'il était devenu décidément fou. Je leur fis entendre que, dans cet état, sa présence nous aurait plus embarrassés que son absence ne pouvait faire de tort; et, comme j'étais assez aimé, on parut bien aise que son incartade m'eût mis de droit à sa place.

A mesure que nous laissâmes derrière nous l'ancien monde, et surtout lorsque nous eûmes atteint la région des vents alisés, la navigation devint plus douce; nous n'avions plus à craindre que l'ennui; mais l'insouciance, commune à tous les gens de guerre, et l'esprit

un peu bouffon de quelques hommes de l'équipage, qui était tout composé de Provençaux, nous firent imaginer des amusemens et des distractions qui nous occupèrent jusqu'au jour où nous aperçumes la terre : c'était le cap Samana.

Là, nous fûmes abordés par un brick de guerre qui nous communiqua l'ordre d'aller débarquer à Jérémie, dans la partie opposée de l'île de Saint-Domingue. Le capitaine du brick me dit que les choses tournaient mal dans la colonie, et qu'on y avait grand besoin de secours.

Nous commençâmes à longer les côtes méridionales de l'île. La main appuyée sur des haubans, je restais souvent des heures entières à contempler cette nature sauvage qu'on observe encore pres-

que partout dans la partie espagnole, et qui ne diffère guères de l'état où se trouvait cette terre lorsque les Européens y abordèrent pour la première fois. Presqu'aucune trace de culture n'apparaissait aux yeux ; seulement, sur des côteaux ou des savanes, dont le voisinage de la mer rend sans doute les herbes plus savoureuses, on apercevait de loin à loin des troupeaux que leur blanche laine détachait du fond d'émeraude qui signalait des prairies, ou de la teinte rougeâtre que présentaient les terres abruptes.

Quand nous fûmes parvenus aux côtes de la partie française, l'intérêt du spectacle s'accrut pour moi. Nous nous approchâmes un peu plus de la terre, dans l'espérance de trouver quelque bateau pêcheur qui nous procurât des rafraîchissemens,

ou nous donnât des nouvelles. Nous pouvions, en passant, distinguer des plantations. Le sud de la colonie avait ressenti moins de désordres; il fut et il était encore moins ravagé. Mais dans la partie reculée qui était sous nos yeux, les fureurs de la guerre approchaient; car, un jour, tandis que je contemplais des plaines couvertes de cannes à sucre, de la plus belle végétation, et dont les feuilles vigoureuses et lustrées semblaient étinceler sous une atmosphère infiniment claire et transparente; puis des cafeyères disposées par carrés et séparées par des allées que bordaient, avec grâce, des palmiers, des orangers, des bananiers, et plusieurs autres espèces de végétaux; puis encore quelques mangliers rouges, qui étaient au bord des eaux, et dont le branchage, très-élevé, était couvert de

fleurs aussi gaies à voir, aussi abondantes, que celles de nos pommiers au printemps, voilà que tout-à-coup j'aperçus quelques sillons de feu suivis de fumée, et, en empruntant le secours d'une lunette d'approche, je crus distinguer une de ces fortifications rustiques nommées *blockhaus*, dont les Anglais avaient, je crois, introduit le nom et l'usage dans la colonie.

CHAPITRE XVIII.

ARRIVÉE. — PREMIER COMBAT. — ÉTAT DÉPLORABLE DE L'ARMÉE. — PERFIDIE DES FRANÇAIS. — NOYADES.

A peine le brick *les deux Amis* eut-il jeté l'ancre devant Jérémie, qu'on nous apporta l'ordre de partir pour le cap Tiburon. Nous ne pûmes pas empêcher les insurgés d'enlever cette place, et quelques jours après, quand je rentrai

à Jérémie, j'avais perdu les trois quarts de mes hommes.

Je retrouvai dans ce bourg mon ancien camarade Urbanski; il y était venu avant nous, et il me fit connaître à peu près l'état des affaires : il était affreux. Depuis l'arrestation de Toussaint-Louverture, que des généraux noirs, traîtres à leur cause, avaient eux-mêmes sollicitée, il y avait eu quelques semaines d'un calme trompeur. Le vieux général, quand il s'était vu pris en trahison, avait dit : « En me renversant, on a beau faire, on n'a abattu que le tronc de l'arbre de la liberté des noirs; il repoussera par les racines, parce qu'elles sont profondes et nombreuses. » On commença à craindre que cette prophétie ne se réalisât, dès le moment où la fièvre jaune commença

d'exercer ses terribles ravages. Trente-quatre mille hommes portant fusil étaient successivement arrivés. Vingt - quatre mille étaient morts, sept mille furent bientôt malades ou languissans. Il avait fallu s'occuper d'un désarmement. C'était une opération délicate. Elle avait pourtant réussi dans le Sud. Dans l'Ouest, on avait désarmé quelques quartiers, et les villes seulement. Les hommes de couleur s'étaient jetés dans les Mornes; assez portés d'abord pour les Français, ils avaient fait leur propre affront du mauvais accueil que le général Rigaud, l'un d'eux, venait de recevoir au Port-au-Prince, où l'on n'avait pas souffert qu'il prît terre. Dans le Nord, on avait trahi le général noir Maurepas. Mandé pour prendre le commandement du Cap, il vient dans cette ville avec sa fem-

me, ses enfans, et quatre cents soldats nègres. Il se fait conduire à bord du vaisseau amiral, où, à cause de la fièvre jaune, l'état-major s'était établi. A peine est-il arrivé qu'on veut lui mettre des boulets aux pieds, et le jeter dans la mer. Il s'y élance lui-même, en s'écriant que des traîtres ne doivent pas avoir l'honneur de le noyer.

La déportation de Toussaint-Louverture avait pu étonner les noirs et les comprimer. La trahison exercée envers Maurepas sonna le tocsin d'une révolution plus menaçante encore que toutes celles qui avaient jusque-là effrayé Saint-Domingue. Comment l'étouffer? On eut recours aux supplices; mais il fallut les multiplier à chaque instant. On fit venir des chiens féroces de la partie espa-

gnole, et on ne leur permettait d'assouvir leur faim que sur les nègres qu'on leur livrait. On renouvela les horreurs de Nantes : les insurgés qu'on parvenait à prendre, et même les hommes qu'on suspectait, fussent-ils noirs, mulâtres ou blancs, étaient envoyés à bord des vaisseaux; on les amarrait par file à une planche, et on les lançait à l'eau, quelquefois avec d'épouvantables ricanemens poussés par des cannibales qui n'étaient point d'Amérique.

Les officiers de la marine française étaient devenus à Saint-Domingue ce que sont les *terranés* ou officiers de marine turcs, qui remplissent, au besoin, l'office de bourreau, et au moindre signe d'un capitan-pacha, massacrent, sous

ses yeux, le malheureux qui a encouru son déplaisir.

On a dit depuis qu'un seul de ces officiers a exécuté de pareils ordres : il serait plus juste de dire qu'un seul s'y est refusé. C'était un vieux capitaine de vaisseau qui se nommait, je crois, Senez, et qui était de Toulon. Les autres avaient, sans doute, trop d'ambition, et désiraient trop de s'avancer ou de garder leurs places, pour compromettre leurs intérêts par une telle délicatesse.

A Jérémie, le brick *les deux Amis*, sur lequel j'étais venu, servit d'échafaud, et il y eut jusqu'à dix hommes de noyés par jour. Au Cap, il y en a eu jusqu'à soixante et dix. Les commandans des petites places maritimes avaient fait de ces noyades un moyen de fortune. On

fesait trouver de la poudre où des armes dans un bateau caboteur ; on accusait les maîtres de porter des secours aux insurgés ; on les envoyait à bord du navire à exécutions, et l'on confisquait, ou pour mieux dire, on volait la cargaison et le bateau.

J'ai vu noyer un mulâtre pour n'avoir pas monté sa garde. Avant de le lier à la planche fatale, on le fouilla ; on savait qu'il était riche. Il avait en effet un sac de quadruples, mais il le jeta à la mer ; puis, tirant sa montre, il la donna à un petit mousse, qu'il regarda, sans doute, comme le plus innocent de tous ceux qui l'entouraient. Quelques instans après, ce petit mousse mit la montre en loterie, et elle lui produisit vingt-cinq louis.

Quiconque était accusé d'être allé

dans les Mornes était perdu. On noyait jusqu'à de vieilles négresses qu'on supposait avoir deviné la bonne fortune à des noirs, et leur avoir conseillé de joindre leurs frères. Je ne crois pas qu'on s'écarte beaucoup de la vérité, en portant à quatre mille le nombre des personnes qui furent fusillées, dévorées par les chiens, ou noyées.

Sans doute, il y avait des intelligences, des trahisons; mais pouvait-il en être autrement? Moi-même je faillis être victime d'une de ces trahisons-là.

CHAPITRE XIX.

TRAHISON D'UNE MULATRESSE.

Il y avait à Jérémie une femme de couleur, qui donnait en quelque sorte le ton à l'endroit, et dont la maison était fréquentée par le plus grand nombre des officiers français. Urbanski m'y avait mené plusieurs fois. Je me doutais que cette femme avait des relations secrètes avec les insurgés. Mon camarade, à qui

je fis part de cette idée, la rejeta bien loin, en disant qne c'était une bonne personne et qu'elle ne songeait qu'à s'amuser.

La maison de cette femme était un peu écartée du bourg et isolée ; elle se trouvait au milieu d'un jardin, qui, au reste, n'était pas régulièrement clos. Un jour, bien avant l'heure où nous avions coutume de nous y rendre et par un temps d'orage, il nous prit fantaisie d'y aller. Il y avait un petit noir qui battait du plâtre à peu de distance, mais à portée de la maison. C'était un garçon très-éveillé et qui chantait toujours en travaillant. D'ordinaire, tout ce qu'il voyait, tout ce qui se passait autour de lui, devenait le sujet de ses improvisations, dont il variait la mesure et l'air, suivant

qu'il était affecté. Cet usage est assez général parmi les nègres, surtout dans les races dont le caractère est plus poétique et plus gai. Je compris que ce petit nègre, dès l'instant où il nous distingua, nous avait annoncés au moyen de son singulier récitatif. Je crus apercevoir du mouvement dans la maison; il me sembla qu'on ouvrait la porte de derrière, et nous vîmes bien réellement deux noirs, qui n'étaient pas déguenillés, franchir la clôture imparfaite du jardin, et se diriger vers les Mornes.

La manière dont nous fûmes reçus par la mulâtresse était plus honnête, plus respectueuse qu'à l'ordinaire; mais l'affectation et la contrainte y perçaient. Il était bien certain pour nous que ces deux noirs étaient des insurgés, et probable-

ment des chefs. Ils étaient venus prendre avantage des indiscrétions qui pouvaient parfois nous échapper, et que la mulâtresse avait soin de recueillir.

Nous ne crûmes pas devoir faire de rapport, craignant de donner nos soupçons pour des convictions, et redoutant, pour celle qui nous avait toujours si bien accueillis, les procédés trop expéditifs de justice militaire qui étaient alors en usage.

Le lendemain nous n'allâmes point chez cette femme. Nous suivîmes le rivage en nous promenant, et ayant trouvé un lieu agréable et commode pour nager, nous nous y arrêtâmes. Il était presque nuit, quand nous sortîmes de l'eau. A peine étions-nous à mi-chemin du bourg, que nous vîmes sortir d'un

massif d'arbres quatre noirs, qui tombèrent sur nous le sabre à la main.

Le pauvre Urbanski, qui était plus près d'eux, n'eut pas le temps de tirer son épée; il tomba en m'appelant, et, cette fois, je ne pus le sauver, comme j'avais eu le bonheur de le faire, il y avait quelques années. Pour moi, je me défendis autant qu'il était en mon pouvoir. J'appelai plusieurs fois Urbanski; il ne me répondit point : j'appelai au secours, pensant qu'on pourrait m'entendre du prochain corps-de-garde. Il paraît que mes cris intimidèrent les assassins; leur attaque devint plus molle, et je parvins à m'échapper. Mes blessures étaient légères.

Dans le rapport que je dus faire, il ne fut pas question de la mulâtresse en qui

je pouvais voir, avec quelque fondement, l'instigatrice de cet assassinat. L'irritation des blancs, et surtout des militaires, était si grande, que ma déclaration aurait peut-être ouvert la voie à d'incalculables horreurs.

Notre situation devenait toujours plus mauvaise. La défense du Sud se resserrait toujours plus devant les bandes de deux brigands *l'Amour de Banca* et *la Fortune*. Celle de l'Ouest était déjà presque réduite aux villes de Saint-Marc et du Port-au-Prince. Des agens anglais commençaient à se glisser au milieu des noirs ; il les encourageaient à défendre leur liberté ; ils leur promettaient des secours ; mais ils se gardaient bien de leur dire ce que leur gouvernement avait fait à la Martinique où quatre mille des

plus forts travailleurs avaient été enlevés et transférés à la Barbade et dans les autres Antilles anglaises comme jacobins.

CHAPITRE XX.

COMMISSION PÉRILLEUSE. — ATTAQUE ET BLESSURE. LA JEUNE NÉGRESSE. — A ELLE POUR TOUJOURS.

QUELQUES jours après la mort d'Urbanski, le commandant me dit qu'il avait des dépêches importantes à faire passer au Cap et qu'il comptait sur moi. Il suffisait que je les remisse au premier poste de la division du Nord. Dans l'état des choses, cette commission n'était pas facile. Je l'acceptai pourtant sans hésiter. Je devais me faire passer par mer à l'autre

côté du golfe et tâcher d'atteindre l'Artibonite. Je pris mes dépêches et je m'embarquai.

Arrivé à la côte opposée, j'eus beaucoup de peine à trouver un cheval ; tous les habitans déménageaient et se rendaient à Saint-Marc. Enfin j'en obtins un, après avoir confié au maître une somme de quadruples qui en représentait à peu près la valeur. J'avais fait environ quatre lieues sans rencontrer d'ennemis, et j'étais arrivé à un embranchement de chemin qui mène au Mirbalais, et que je devais laisser à ma droite, quand tout-à-coup des noirs à cheval fondirent sur moi, et me tirèrent plusieurs coups de feu.

Je n'ai jamais pu retrouver dans mon souvenir, l'instant où je tombai; je ne

sais pas, non plus, combien de temps je restai à terre. Quand je rouvris les yeux, je me trouvai dans les bras d'un noir. Un mouvement d'horreur me saisit : alors, une voix douce, la voix d'une jeune fille me dit : Ne craignez rien, monsieur, nous ne voulons pas vous faire de mal. Cette jeune fille était noire aussi, mais il y avait à côté d'elle une dame créole un peu âgée. Bonne marraine, lui dit-elle, nous le sauverons. Je tâchais de regarder plus attentivement cette jeune fille, dont la voix était si douce, et qui s'intéressait à moi. Elle vit que mes yeux la cherchaient, et il y eut, dans l'expression des siens, comme dans toute sa physionomie, je ne sais quel langage du cœur qui devait faire désormais toutes mes destinées.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.

Pages.

Chapitre. Ier. — Malheurs de la Pologne. — Arrivée à Paris en 1794. — Armée d'Italie. — Ce qu'elle était. Ce qu'elle devint. 5

Chap. II. — Notre-Dame-de-Lorette. — Sabre de Jean Sobieski envoyé à Kosciusko. — Projets de mariage. 26

Chap. III. — Tableau de la terreur. — Tribunal d'Orange. — Réactions de Lyon, de Marseille, etc. 45

Chap IV. — Suite du précédent. — Détails sur les compagnies de Jésus, les sabreurs. — Origine des partis contraires dans les petites villes et les campagnes du Midi. — Émigrés rentrés. 68

Chap. V. — Perfidie d'une jeune fille. 89

Chap. VI. — Distractions cherchées dans l'étude. 107

Chap. VII — Tranquillité d'un petit port de mer au voisinage des brigands. — Leurs bandes se recrutent de déserteurs. 120

Chap. VIII. — Inclination naissante. — Sacrifice fait à l'amitié. 131

Chap. IX. — Campagne de Marengo. — Retour dans le Midi. — Destruction des bandes. — Destination pour St.-Domingue. 145

Chap. X. — Noces. — Tableau du bonheur domestique. 159

Chap. XI. — Ce qu'était Saint-Domingue avant la révolution. — Naissance des partis. — Inconséquences des blancs. 169

Chap. XII. — Première insurrection des noirs. — Elle fut la suite des inconséquences et des folies des blancs. 190

Chap. XIII. — Faiblesse des blancs. — Supériorité relative des hommes de couleur libres. — Supériorité absolue des noirs insurgés. 199

Chap. XIV. — Incendie du Cap. 206

Chap. XV. — L'Angleterre intervient. — La convention nationale proclame la liberté des noirs. — Ils s'en montrent dignes du moment qu'elle n'est plus contestée. 210

Chap. XVI. — Toussaint-Louverture bat les Anglais et soumet les hommes de couleur. — Ses grandes qualités. 216

Chap. XVII. — Départ pour Saint-Domingue. 223

Chap. XVIII. — Arrivée. — Premier combat. — État déplorable de l'armée. — Perfidie des Français. — Noyades. 231

Chap. XIX. — Trahison d'une mulâtresse. 239

08-15

Chap. XX. — Commission périlleuse. — Attaque. — Blessure. — La jeune négresse. — A elle pour toujours. 246

FIN DE LA TABLE.

E830
M415o
v. 1

le père et la mère de la défunte; il entra
eux dans la chambre, et s'approcha du lit
jeune fille étoit étendue sans mouvement et
vie.... Le premier pas vers la résurrection
conversion de nos ames, c'est la retraite et
ence. Commençons par bannir ces soins, ces
pations, ces visites, ces entretiens, ces livres
iles, cette foule de pensées, de projets, de
eins, de désirs qui nous occupent. Ne rete-
s de tout cela que ce qui est précisément de
e état et absolument nécessaire, que ce qui
saint et peut nous porter au bien : alors Jésus
dra à nous, il entrera dans notre intérieur
ègne la mort, il l'en chassera et nous rendra
ie.

° *La manière dont se fait la Résurrection.*

ésus prit la main de cette fille et lui dit :
lita cumi; *c'est-à-dire, ma fille, levez-vous,*
ous le commande. O main puissante, vous
s unissez à une main immobile que la mort a
cée, vous daignez toucher un cadavre, et vous
rendez la chaleur, le mouvement et la vie!
voix vivifiante, vous percez les profonds abî-
s, l'empire de la mort en est ébranlé, elle re-
noît son vainqueur, et vous la forcez de ren-
la proie dont elle s'étoit déjà saisie! Touchez
on cœur, ô Jésus! Parlez à mon cœur, et la
lui sera rendue. Il n'y a que vous, ô mon
eu, qui, par l'application de vos mérites et la
ix intérieure de votre grace, puissiez me rap-
ler à la vie!

3.° *L'essence de la Résurrection.*

A cette voix de Jésus-Christ, l'ame rentra

ON TROUVE CHEZ LES ÉDITEURS :

HISTOIRE DU PAPE ALEXANDRE VI ET DE CÉSAR BORGIA, par E.-M. Masse. In-8.°, prix : 7 fr.

LA LINGÈRE, par Alphonse Signol. 5 vol. in-12. 16 fr.

Sous Presse :

LE CHIFFONNIER, par Alphonse Signol. 6 vol. in-12. 20 fr.

LE COMMISSIONNAIRE, par le même. 4 vol. in-12. 14 fr.

BOURGES, IMPRIMERIE DE V^e. SOUCHOIS ET Ce.